

Le complexe du barbare - du fantasme d'Occident



Vue d'une île déserte et du Péloponnèse depuis l'île d'Égine

Mari-Mai Corbel

Le présent texte n'a pas pour enjeu de percer les secrets des Puissances dont les guerres se livrent sous nos yeux plus ou moins éberlués, et encore moins de pronostiquer quoi que ce soit. C'est sur un autre plan, celui d'inconscients collectifs, héritage de mouvements de fond de l'Histoire, qu'il se propose d'emmener le lecteur. Comment se définit un inconscient collectif, l'inconscient supposé d'un sujet collectif ?

L'inconscient du sujet freudien se forme des non-dits ou indicibles de l'entourage, transpirant des faits et gestes à l'insu des êtres comme autant d'écho de souffrances antérieures, de paroles restées en souffrance, fantômes d'anciennes histoires, de mémoires familiales décomposées, parfois raturées, mais toutes pétries, marquées d'Histoire. Il y a un lien entre nos histoires et l'Histoire - non pas de cause à effet, l'Histoire étant elle-même tributaire des inconscients freudiens, fût-ce celui d'un puissant ou d'un quidam.

Un inconscient collectif se formerait de la part d'ombre de l'Histoire, sa part fantomatique laissée en souffrance, en décomposition, et à mesure des siècles et de l'oubli, ces formations ou hantises collectives grossiraient. Ces inconscients tels des bancs poissonneux ondoient, s'entrecroisent, ignorant la dénégarion (ainsi de tout inconscient où « non-roi » signifie « roi »), et chacun est-il ainsi traversé de courants, d'humeurs, d'affects, en somme « possédé », à travers sa propre subjectivité tributaire de l'Histoire, comme à travers désormais les puissances des médias à investir les imaginaires et à faire délirer les inconscients collectifs. Les refoulés collectifs font d'autant mieux retour que les opinions publiques désormais manipulables à loisir en sont des terrains fertiles.

L'on s'étonne que les Puissances aient tant besoin de la faveur des opinions, mais c'est un trait de tout Pouvoir : il lui faut se légitimer pour s'exercer et séduire pour triompher, il lui faut vaincre et régner jusque sur les âmes.

Prologue

Le défaut de conscience historique.

Toute jeunesse se forme comme un reproche envers la génération adulte. Réac', poussiéreuse ou ankylosée, la voilà portraiturée – et désormais traitée de « criminelle » pour avoir laissé faire les ravages que l'on sait.

Toute jeunesse en conséquence adore ce qui a les traits du nouveau, fût-ce la simple mode. Les gadgets intellectuels ou langagiers font ses délices. Les machines et leurs feux d'artifice futuristes la fascinent autant aujourd'hui qu'il y a quatre siècles, les premiers automates. Et toute jeunesse, s'érigeant en ce reproche vivant, est hantée d'une vieille colère au plus loin des humeurs cool, modernes, sur lesquelles elle voudrait surfer dans la légèreté de sa grâce ; une colère, ou un énervement, *comme tout affect*, résulte d'un conflit intérieur entre divers vecteurs *émotionnels* noués : ici, entre la fascination ailée pour l'avenir (le progrès) et ce lourd reproche aux générations précédentes. Un reproche sous lequel se colle un désir informulé, inexprimable, celui de dérober une clé que la génération précédente détiendrait, la clé du temps, du Temps. Une « clé » qui lui donnerait une perception historique de sa présence, ainsi que cette perspective sur le passé dont elle a surgi. Or cette clé se forge avec l'âge, tandis que l'idée d'en prendre (de vieillir) épouvante la jeunesse. Ce secret tient à celui de l'expérience dont le cours avait déjà chuté vertigineusement au temps de Walter Benjamin ; à force du passage des époques en nos êtres, passage les modelant, se creuse un recul intérieur, à la condition d'une quête intérieure, d'une analyse peut-être, en tout cas d'une recherche subjectivante – certaines vieilles personnes obtuses et brutales ou gâteuses ne sont peut-être que des jeunes qui se pétrifiaient à ce passage du temps. Un secret savoir qu'on ne peut connaître ni dérober *par la force des choses*, ni acheter *a fortiori*. Pas de nanopuce en vue. *Time is not money*.

C'est un point sur lequel un capitalisme *américanisé, occidentalisant* et oxydant

trompe son monde et trouve à chaque jeune génération, et indépendamment des cultures, des complices objectifs. Vu sur quel passé les États-Unis se sont constitués, on perçoit leur nécessité stratégique d'indexer le temps sur le cours du dollar, l'*ancien temps* n'ayant aucune cote en bourse – non sans ce plaisir infâme à profaner l'immémorial dont ils se sont coupés par leur fondation sur le massacre des mondes amérindiens et africains qui eux détenaient des clés du temps. De la révolution industrielle à ladite « 4eme », la technologique, c'est un capitalisme qui ne cesse de tourner sur lui-même en une spirale mortifère, axée sur le « dernier cri » : de la financiarisation à la 5G, ce capitalisme américanisé a réussi à rendre le capital entièrement virtuel, hors de portée de toute réelle révolution.

C'est d'avoir pris cet âge qui alors que j'avais la trentaine m'épouvantait – celui de la cinquantaine bien tassée, du demi-siècle donc – , qui me fait me ressouvenir des travers de ma propre jeunesse. Non pas cette révolte, cette sensibilité à ce qui viendrait m'aliéner ou me *coloniser / dominer* dirait-on aujourd'hui, mais cette précipitation imbécile (le temps, j'en avais), et surtout cette impuissance à ressentir l'épaisseur du temps, à penser *historiquement*, à me représenter un siècle ou vingt de façon non abstraite, tandis que m'oppressait le désir de m'expliquer les injustices et les tyrannies pour leur trouver un remède, une solution, comme s'il y allait de causes et d'effets. Je pressentais qu'une porte se trouvait dans la bibliothèque, mais me décourageait l'Amazonie de livres qui se dressait devant moi, ce labyrinthe du temps où entrer, patiemment, maladroitement, livre à livre – et où j'entrai, malgré tout, ne voyant pas comment faire autrement.

Dans les années 80-90, on croyait cauchemarder. Le *no alternative* et l'ultra libéralisme de Thatcher (de Reagan aux USA, de Chirac en France) faisaient littéralement « bander » les sociétés européennes. La réaction avait trouvé ce « truc » de se déguiser en pensée neuve, grâce aux officines universitaires américaines, recyclant dans les années 70 de vieux poncifs utilitaristes anglais en cybernétique économique américaine. Le « service public » sentait le vieux : plus rock'n'roll serait

le « management public » des « services » dont la « gestion » serait bien mieux assurée par le « privé » qui avait le sens des « économies » – comme si le profit qui motive les entrepreneurs allait passer à l'as. Nul « service », sinon l'armée (et encore, les USA ayant privatisé jusqu'à des agences de renseignement) n'échapperait à cette « rationalisation » de ces vieilles administrations taxées de pléthoriques, de bureaucratiques et, à l'époque, le mot bureaucratie puait le monde soviétique. La jeunesse de ma génération, majoritairement, se révolta alors contre la vieillerie des idées de *gauche*, des partis et des syndicats, et se jeta la tête la première dans les nouveautés de l'ultra capitalisme : dépolitisation cool, compétition scolaire comparée aux joies du sport, rêve de s'enrégimenter dans quelque « grande école », croyance dans les récompenses au mérite et les salaires à plusieurs zéros comme clés du bonheur, et en conséquence mépris des *perdants*, goût décomplexé pour l'argent et ses promesses de libération sociale. S'américaniser : se moderniser. Une somme impressionnante de hautes écoles de gestion décérébrantes et payantes fleurirent, l'espoir « d'en être » faisant vivre. Le cri punk du *no future* ne concerna qu'une fragile minorité de la jeunesse d'alors, aussi voyante fût-elle, et sa conscience qu'on lui faisait un monde *destroy* ne lui fut d'aucun secours, d'autant que la drogue donnait des frissons que les désirs ne procuraient plus, terrifiés par le HIV – une réelle pandémie réellement dangereuse – et par un monde en train de se fermer à grande vitesse. Les partis de gauche tombèrent aux mains de carriéristes, ne gardant de l'idée de gauche que les méthodes trotskistes ; sans états d'âme, penser étant le cadet de leurs soucis, ils se présentèrent en idéales marionnettes d'inconscients collectifs. Ce qui restait de militants déserta.

La petite musique trilatérale (Thatcher, Chirac, Reagan) des années 80-90, de la droite la plus dure donc se chantait sur l'air d'une révolution qui ferait table rase d'un certain passé lourdingue avec ses blocs de l'Est et de l'Ouest. Fin de l'Histoire, conversion de la Russie à l'économie de marché vendue comme un nouveau démocratique. Macron en 2017 bramant « révolution » ne fera qu'un copié-collé de ses

maîtres. La *mentalité religieuse* connut un regain mondial laissant sans voix¹ : historiquement, partout, il s'était toujours agi pour les peuples de se défaire de la fêrle des clergés et du fatalisme allant de pair, désormais on les réclamait ! Le numérique s'installa jusque dans les chambres, dans les intimités les plus secrètes en principe, celles du sexuel, entre la Bible et le Coran. Aucune contradiction dans l'inconscient entre l'hyper technologie et la croyance en Dieu, tant le rapport au visuel qu'implique le numérique est si semblable à celui abondé par une mentalité religieuse. Voir ici c'est croire. « La colonisation des imaginaires » ne pouvait trouver mieux. Cette expression me vient de Marie-José Mondzain et de son dernier ouvrage, *K comme Kolonie – Kafka et la décolonisation de l'imaginaire*² ; Marie-José Mondzain qui en 2003 avec *Le commerce des regards*³ avait mis au jour les liens inextricables entre le capitalisme, le christianisme et l'économie de l'incarnation. *Faire voir* (du visuel⁴) c'est *faire croire* et c'est aussi *faire taire* – fascination, sidération, mort du regard, parole tarie, sujet radié. On confondit à gauche la quête de soi avec les phénomènes de développement personnel (une valorisation de goûts, de traits identitaires, comme autant de niches marketing), bref on y dénonça un égotisme insupportable, contradictoire avec les valeurs de la gauche (mais en quoi alors se distinguaient-elles encore de la charité chrétienne pour « les plus défavorisés »?), et bref encore la gauche s'embourbait là dans ce qui fut moqué sous le nom de « moraline » – à raison. Faire sa psychanalyse en tout cas, c'était faire le jeu de l'ultralibéralisme, *bourgeois* en somme - autant se faire prescrire des cachets ? Or, une quête de soi, d'un chemin de vie avec ses épreuves, outre de n'avoir pas de prix (impossible à évaluer, à marchandiser), est ce qui façonne la clé du temps et une conscience historique. Or, si on ne devait retenir à gauche du marxisme qu'une seule pensée, c'est bien celle-ci que je vais formuler dans son langage : la conscience historique du sujet de l'Histoire (le peuple) est ce qui met en mouvement

¹ La gauche socialiste française, par exemple, ayant été incapable de se refonder dès les années soixante-dix, une fois tombée dans le piège du libéralisme comme vitrine garantissant la démocratie et celui de l'Union européenne en formation, avec l'euro notamment, n'a plus été qu'une gauche chrétienne s'époumonant à réclamer la charité et la justice pour les moins adaptés et adaptables sous un langage qui ne trompa que ses tribuns, tout en se payant d'espoir avec la petite monnaie d'une autre idée d'Europe.

² Ed. La Fabrique, 2020.

³ Ed. Du Seuil, Coll. L'Ordre philosophique.

⁴ Les visibilités, le visuel, l'activité visuelle étant distincts des images, de l'imaginaire et de l'activité critique qu'elles inspirent, suite à l'activité imaginaire qui a présidé à leur création.

l'Histoire au sens marxiste où l'Histoire vient libérer les peuples des chaînes des empires, voilà le sens d'une révolution et la contre-révolution c'est dans l'autre sens. Cela fut complètement perdu de vue. Voilà où en était la génération qui engendra la jeunesse actuelle. Une génération qui ne dépassa pas l'épouvante de vieillir, ce qui nous fait aujourd'hui un monde de jeunes vieux et de vieux jeunes : un marché gigantesque où en définitive la mort devient une marchandise, un Spectacle, un marché, un fait séparé du vécu.

De la politique à la mode gothique sortant des cercles adolescents, d'un certain cinéma aux infos télé, des si laidement nommés EPHAD aux hôpitaux high tech, du crématorium aux marchés des obsèques, le passage de la Faucheuse a été soustrait de l'expérience des sociétés dites libérales et démocratiques. Assister aux derniers instants d'un proche sans qu'il fût intubé, ou sous monitoring, ou mourir chez soi : un luxe. Ce que ce passage a de mystérieux comme de si simple, de si vivant aussi jusque dans la maladie et la douleur à travers le lien aux proches, n'est plus vécu que par chance ou hasard, les dernières paroles à peine recueillies, la mort n'est plus perçue comme un passage, ou une ultime épreuve, mais une abréviation injuste que la Science cherche à corriger. Ce mûrissement, cette méditation intime et secrète qui devrait en faire le sel, ce désir si humain de transmission, tout cela laisse place à cette interminable angoisse de mourir par accident ou cancer, à des souffrances psychiques térébrantes et, à leur revers, c'est là que je voulais en venir : à cette épouvantable et obscène jouissance prise à toutes sortes de terreurs. Le temps ne passe plus que très vite, et en effaçant son sillage. Aucune conscience de l'Histoire ne peut émerger, nul sens de ce que représentent une époque et ses conflits historiques en jeu, devant et derrière soi il n'y a que brumes d'angoisse.

Les joies du film d'horreur.

Comment s'étonner que cette nième jeunesse d'aujourd'hui, attelée comme un serf à son smartphone soit celle de « sauveurs de planète » prophétisant l'apocalypse,

inconsciente de ce que ce registre religieux travaille à ce qu'ils croient combattre⁵ ? Le *désir* inconscient de tout monothéisme étant le *jugement dernier* (*la fin du monde*), si je ne me trompe, c'est bien la mort, la *fin du monde*, *du film*, son objet « a » ? Une impression pénible me vient : cette jeunesse révoltée devant l'idée que les prédictions catastrophiques de la Science n'apportent pas la *révélation* aux puissants de ce monde, en même temps espère économiser le temps de la reconstruction de forces politiques, historiques, conséquentes (et d'un *travail* de la politique à refaire de a à z). Mais on n'a plus le temps, hurle-t-on. Certes, mais on en aura de moins en moins avec cette méthode de prophète. D'une Greta à un Bruno Latour, d'un Aurélien Barrau à mille autres sauveurs de la Terre, de la jouissance en vérité sainte de partout, devant le spectacle d'une fin du monde, et à contresens, puisque l'appelant inconsciemment et doublement tant la mentalité religieuse qui est l'opium des peuples fait partie intégrante de l'imaginaire capitaliste avec son affaire de dettes. Marie-José Mondzain fait remarquer dans sa réflexion sur la décolonisation des imaginaires que certaines paroles (écritures) « *se veulent solennelles et graves (...) et peignent l'avenir avec les douleurs de l'apocalypse. Telle est la musique qui plaide de façon phobique pour le compromis et la soumission.* »⁶ La terreur phobique de voir la fin du monde approcher, fût-ce à commencer par quelques millions de morts pronostiqués par COVID, fait jouir ; elle fait littéralement le jeu des forces qui y contribuent. Hurler dans les trains fantômes, à un film de zombies ou au match de foot : la même jouissance. Ce suspens démentiel interdit toute ouverture à un regard, coupant le souffle comme dans ces films où un plan ne peut durer plus de 2 secondes. Derrière l'horreur fascinatrice se profile un fantasme jouissif (sexuel) inconscient, celui de la proie devant le fauve, celui de l'enfant dévoré par le grand Autre (la mère). L'affolement, la tétanie, le hurlement, l'incapacité de penser cela va sans dire, et après coup le trauma et ses lignes schizoïdes (délire

⁵Les religions à vocation universaliste et prosélyte, d'une part bloquent l'accès à la pensée critique et historique, et de là à la construction d'un regard et d'une pensée de la politique (de l'Histoire) ; d'autre part, elles sont en symbiose avec le processus qui cause les ravages que l'on sait, leurs misérables calculs sur les péchés, les endettements coupables et la fin du monde (apocalypse, jugement dernier), leur théâtralité collective de bazar (le costume, le décor, la pompe) fondant l'économie, le Capital et l'addiction au Spectacle tel que définis par Guy Debord, jusqu'à la guerre et ses fantasmes de sacrifices collectifs purificateurs (niant le merdier atroce que toute guerre reste).

⁶ *K comme Kolonie*, précité, p. 32-33.

explicatif du monde, sur le fauve ce grand maître), ou *hystériques* - d'où cette ambiance générale aussi explosive que stérile.

En France, pas une élection depuis un quart de siècle sans cette jouissance à se faire peur avec l'extrême droite... Puis, le terrorisme... Puis, la pandémie mondiale... et désormais la guerre... mondiale... nucléaire... Cette jouissance plus ou moins inconsciente prise à la terreur catastrophiste prive de résister à la fusion incestueuse avec la voix de ses maîtres.

I / D'une dialectique historique en cours

Retour de la tectonique des plaques géopolitiques ?

Et soudain, une guerre, et du côté de ces sociétés riches et inquiètes de leur ouverture d'esprit, de ces sociétés où le moindre petit parfum de nationalisme, ne serait-ce qu'en un drapeau tricolore, est associé au Satan de l'extrême droite – à contresens, faut-il le souligner, du concept de nation élaboré au XVIIIe, d'indépendance et de libération des nationalités vis-à-vis de divers empires -, les patriotes ukrainiens deviennent des héros et un drapeau jaune et bleu un signe de liberté.

Après la séquence high tech de la smart pandémie (quoique colorée de cette touche dystopique moyenâgeuse avec ses quarantaines), comme un mouvement de balancier antithétique de l'Histoire revient, l'Histoire aux lourdes bottes boueuses et vraies atrocités : une vieille guerre à l'ancienne avec des États et des armées (non plus des groupes terroristes plus ou moins manipulés par les agences d'espionnage) et des mouvements sur le terrain impliquant de la stratégie, des prétentions territoriales et des références à l'Histoire. La tectonique des plaques géopolitiques qu'on croyait rouillée, au rebut, fait comme à nouveau rouler ses engrenages impavides et grincer sa dialectique, au cœur du continent européen.

Il y aurait de dures survivances qui ne se plieraient pas à la fascination requise pour les joies du virtuel et qui exigeraient leur poids de chair.

Quelque chose de *vieux* ressurgit, qui attendit peut-être la fin de la série « COVID en direct », ce moment où l'Histoire nous rappelle qu'on ne pouvait se moquer ainsi du monde.

Et on ne comprend pas : pourquoi encore ce type de guerre ? La propagande du côté américano-européen accuse clairement le dirigeant de la Russie d'être un despote autoritaire d'une époque dépassée, la preuve : cette invasion armée selon un vieux schéma, certains osent dire « colonial »⁷, comme si Kiev était dans le même rapport à Moscou qu'Alger à Paris.

Pour un peu, à force, parfois on entend que c'est ce côté américano-européen qui ferait la guerre à la Russie et sa vieillerie. En sourdine cette incompréhension aussi : comment donc, le chef de l'État russe n'est pas une marionnette ? C'est lui-même un oligarque ? Ce ne peut être qu'un fou se prenant pour l'empereur de la grande Russie, qu'un ringard complet – c'est le niveau de la critique côté européen, incapable de penser politiquement. On devrait pourtant baisser d'un ton, habitué qu'on est à jouer aux élections en misant sur des employés de leurs maîtres⁸, ainsi d'un Macron. On devrait aussi penser ce qu'un politicien formé en Union soviétique peut avoir compris du capitalisme et du respect accordé à l'argent. On pourrait aussi comparer avec un Erdogan, lui aussi un oligarque et un tyran, mais dont le discours est autrement axé sur un expansionnisme annoncé.

Que faire alors de cette guerre explosive sur le continent européen à la charnière des Balkans ? Les Balkans dont on sait qu'historiquement, qu'ils sont un patchwork de

⁷ Jean-Marc Royer. « La population ukrainienne affronte une guerre totale – Carnets de guerre #5 » dont la conclusion est ainsi formulée : « Or, comme le démontrent encore récemment les suites de la rencontre Biden-Macron ou les déclarations de Scholz, le capital occidental est tout à fait prêt à sacrifier la population ukrainienne à son business et au clan Poutine. Tout doit donc être fait pour que l'Ukraine survive et gagne cette guerre de libération anticoloniale, c'est une urgence prioritaire que tout un chacun, à sa manière, devrait faire sienne et porter haut. » S'il y a un capital occidental, faut-il en déduire que la Russie et la Chine constitue le capital oriental ? A réduire les choses à cette logique capitaliste, on l'accepte ; on accepte de n'être que des variables économiques. On crédite l'idée que le capitalisme est un régime rationnel.

⁸ À gauche, par exemple, en 2017, il aurait fallu miser sur Mélenchon, mais il ne put rien contre le vent de terreur qu'on lui attribuait, justement, de n'être employé par personne. Cela semblait dangereux de voir un politicien tentant de penser bon an mal an par lui-même, au pouvoir. On vota pour le commis du PS ou pire, on se jeta dans la gueule du loup, Macron donc. Pareil en 2022.

territoires inflammables ? À l'heure où j'écris, qu'Erdogan lance une opération contre la Grèce, ainsi qu'il l'annonce régulièrement depuis plusieurs années, est quasi certain, on ne sait juste point quand, si les diplomaties continuent de se désagréger à ce rythme. Plus précisément, Erdogan nie depuis des années la validité du traité de Lausanne (1923), affirmant que la région grecque est toujours ottomane. Mais oui. Plus récemment, il a instrumentalisé la rhétorique russe de la démilitarisation au sujet de l'Ukraine pour réclamer celle des îles égéennes. Faut-il détailler en quoi cette manipulation de l'argument russe inverse la logique d'une menace ? Depuis dix ans, les nouvelles bases de l'OTAN et l'intégration de nouveaux pays dans cette sphère ont permis d'encercler la Russie à l'Ouest jusqu'au Sud-Est, au sol et dans les airs, donnant un argument en or au despote russe. L'intégration officieusement effectuée de l'Ukraine dans l'OTAN avant la guerre - le pays le plus militarisé du continent européen faut-il rappeler avant la guerre et qui officieusement a reçu tout le soutien du renseignement américain sans parler même des armes livrées *ad libitum* – constituait bien envers la Russie un mouvement menaçant, sur sa frontière. Mais la Grèce va-t-elle reprendre Constantinople et coloniser les Turcs ? Et est-ce seulement une affaire d'hydrocarbures méditerranéens, ce qui anime Erdogan aussi islamiste que délirant l'Empire ottoman perdu ? Est-ce si simple, ce qui agit les Puissances en jeu ?

En un rien de temps, la propagande substitua aux visuels d'hôpitaux, de courbes épidémiques haletantes et de laboratoires robotisés ceux de tanks, de vidéos floues de smartphone où quelqu'un crie sur fond de missiles et de villes éventrées. Voir c'est croire. Et le vacarme régna : entre les insultes au chef de l'État russe, le chœur des pleureuses sur les crimes contre l'humanité, la robinetterie d'or du despote, les prophéties de guerre nucléaire, les débats sur le niveau de tyrannie du régime russe, les spéculations sur l'insurrection des Moscovites, et plus encore : la fascination pour le chef de l'État ukrainien (ce professionnel du Spectacle⁹, tout de même), la découverte

⁹ On n'osera faire remarquer que la personnalité du chef d'État ukrainien a de *trouble*. Où trouva-t-il les fonds de sa société chypriote de production et se donna-t-il les moyens de devenir l'auteur réalisateur et acteur d'une série *Le Serviteur du peuple* ? Pour avoir regardé quelques épisodes, incapable de suivre le reste tellement c'est mal joué et réalisé, cousu de fils blancs, je ne suis pas sûre que la profession principale de ce Zelensky soit comédien. Selon une inversion qui

d'un peuple patriote, l'acceptation de sanctions économiques antirusse, fût-ce au prix de ne plus pouvoir payer nos pleins d'essence, nos factures d'électricité ou de chauffage¹⁰. On allait devoir économiser. Pour un peu, la jeunesse sauveuse de planète verrait là un bon début dans la lutte contre le réchauffement - comme elle l'avait vu dans le confinement et la fermeture d'activités, pérorant sur le « monde d'après ».

Nous y sommes.

Un manichéisme spontané galvanisa les opinions sur l'air des bons et des méchants, mais de mouvement pacifiste d'ampleur, il n'y eut point.

Au sein de l'intelligentsia européenne, émettre l'idée que cette guerre n'était peut-être point la nôtre et qu'une distanciation à tout le moins intellectuelle serait bienvenue a été et reste quasi inaudible, vous voilà classé en pro-Poutine. Vous ne l'avez pas dit, ni *a fortiori* pensé, mais on sait mieux que vous de qui vous faites le jeu. Plus incroyable, de ce côté-là provinrent des appels à déprogrammer et censurer les œuvres russes. Un traducteur français des plus sérieux – du moins, jadis - en venait à traiter son bon Dostoïevski de « nationaliste » - entendez le crime absolu, d'ultra droite. Bien des despotes doivent nous envier la valetaille culturelle européenne : là voilà qui pratique la censure d'elle-même sur elle-même, ce dont la pensée critique ne peut que ressortie grandie, n'est-ce pas.

Du camp se donnant le nom d'Occident ayant oublié l'origine idéologique de ce mot.

partirait du principe que les séries les plus palpitantes sont celles où les acteurs jouent des agents, des infiltrés, étant donné qu'il faut d'indéniables qualités d'acteurs pour jouer le vrai en ces professions de l'espionnage, ce ne serait pas absurde de penser que cette fois c'est un agent qui a pris la doublure d'un acteur, producteur et réalisateur. Pour un ami philosophe qui a eu le courage de regarder l'ensemble de la série, le scénario serait l'exact *storytelling* de ce qui s'est passé politiquement en Ukraine, l'annonce autrement dit, le plan. Un coup de patte américain, si on se souvient de l'ouvrage de Christian Salmon sur le storytelling hollywoodien et le politique. Et la transformation de ce Zelensky en chef de guerre musclé (vraiment musclé), qu'on trouve plus à son aise en tenue militaire qu'en costume-cravate rend pertinent de constater que cet agent serait comme tous dûment entraînés au maniement des armes et aux situations de terrain. Ce qui rendrait l'opération russe moins incompréhensible.

¹⁰ Ces augmentations n'étant peut-être qu'un tour de passe-passe, où s'enrichissent les gestionnaires désormais privés de la distribution d'électricité et de gaz, mais il s'agit de souligner que les gouvernements ont fait jouer la fibre du *sacrifice* pour la bonne cause.

À partir du 24 février 2022, une certaine terminologie se mit à résonner avec une insistance soudain plus audible, en toile de fond de cette nouvelle guerre. Celle de l'« Occident » : « occidentaux », « monde occidental », « valeurs occidentales », « civilisation (occidentale) » circulent à très haut débit depuis et de tout côté. La Russie menacerait-elle les valeurs occidentales ?

Cela a toujours existé, comme un bruit de fond désagréable, une manière de désigner *grosso modo* une aire culturelle, même si la touche coloniale de l'occidentalisation puait, mais cette insistance sémantique réactualise pour qui n'a plus vingt ans un sens premier qui était parfaitement d'extrême droite ; ainsi, ce groupe politique d'extrême droite dure, « Occident », en France, des années 70-80.

Ce nom n'était pas sorti d'un chapeau de lapin, mais d'extrême droites européennes de la fin du XIXe siècle, construites sur l'anti-marxisme. Les thèmes réactionnaires, monarchistes et catholiques, contre-révolutionnaires du XIXe siècle devaient s'affronter non seulement aux idées de 1789, mais à une nouvelle pensée démontant le capitalisme et surtout les empires – le marxisme. On ne défendrait plus le roi et l'empereur qui sentaient le cadavre, mais le puritanisme des bonnes mœurs dans des sociétés fonctionnelles dont le capital était un engrenage et la propriété une valeur. Cette contre-attaque idéologique va commuer l'idée d'empire sur le terrain paneuropéen, et le nazisme en fut la branche la plus « raffinée » - un impérialisme paneuropéen. Il fallait se faire « moderne », *révolutionnaire*. On intégra les idées nouvelles d'une science comme expression de la suprématie occidentale, fut-elle sociale avec le positivisme - un vivier d'idées dernier cri et ne dérangeant aucun ordre ni conformisme, bien au contraire, sous le drapeau du progrès industriel, technique, scientifique, médical et sociologique. Trier les peuples, catégoriser les classes sociales, justifier les sous-classes sociales et organiser tout ça : rationnel, preuves scientifiques à l'appui. Tout cela était en fait une opération idéologique contre le marxisme et le communisme naissant. Aux sources du nazisme il y eut un anticommunisme virulent. Le communiste y était perçu comme un malade (dégénéré) mental - à l'instar des homosexuels et de certains artistes, qui viciaient la société conçue comme un organisme social fonctionnel et propre. L'Allemagne se voyait comme LA société dont

le haut degré de civilisation la vouait à diriger l'Europe, à dominer les autres peuples nés pour servir. Le slave ou le latin était paresseux, né pour être dirigé par l'aryen. Le régime nazi avait vocation à faire régner un empire de mille ans restaurant les valeurs occidentales en Europe - la séquence française ouverte en 1789, fermée.

Dans les années 1950-80, l'anticommunisme écoula à nouveau sa petite monnaie sinistre avec cette *humeur* américaine massacrant, le Maccarthysme, qui impliqua de nombreuses manipulations de régimes étrangers et d'assassinats ou d'alliances comme au Nicaragua avec des cartels – le communisme était plus dangereux que la drogue, politiquement c'est une évidence. Dans la Grèce des années 50 déjà manipulée par les USA (avant la Junte de 1967-74), isolée au bout de Balkans laissés sinon à Moscou, les plus vagues gauchisants suspectés de communisme, femmes et enfants compris, étaient envoyés dans des camps afin qu'ils se repentissent (expient) sous la torture, à l'époque où l'Europe de l'Ouest se shootait à l'idée de vivre ses trente glorieuses.

Cet anticommunisme virulent eut un effet secondaire sur les gauches. D'une part, comme en Grèce, ce sont les communistes les plus staliniens et stupides qui survécurent, et d'autre part, les marxistes, terrifiés à l'idée de trahir le legs, ne se réinventèrent pas. Pire, en Europe, certains caressèrent l'idée que la construction européenne allait en douce leur apporter le nirvana internationaliste, prenant au passage le Capital pour imbécile. Si bien que lorsque des Gilets Jaunes ont surgi en France, en 2018, la première question qu'on se posa chez de doctes philosophes habitués à gloser sur « l'idée du communisme », fut de se demander si ces gens ne seraient pas d'extrême droite. C'est dire le niveau, encore une fois.

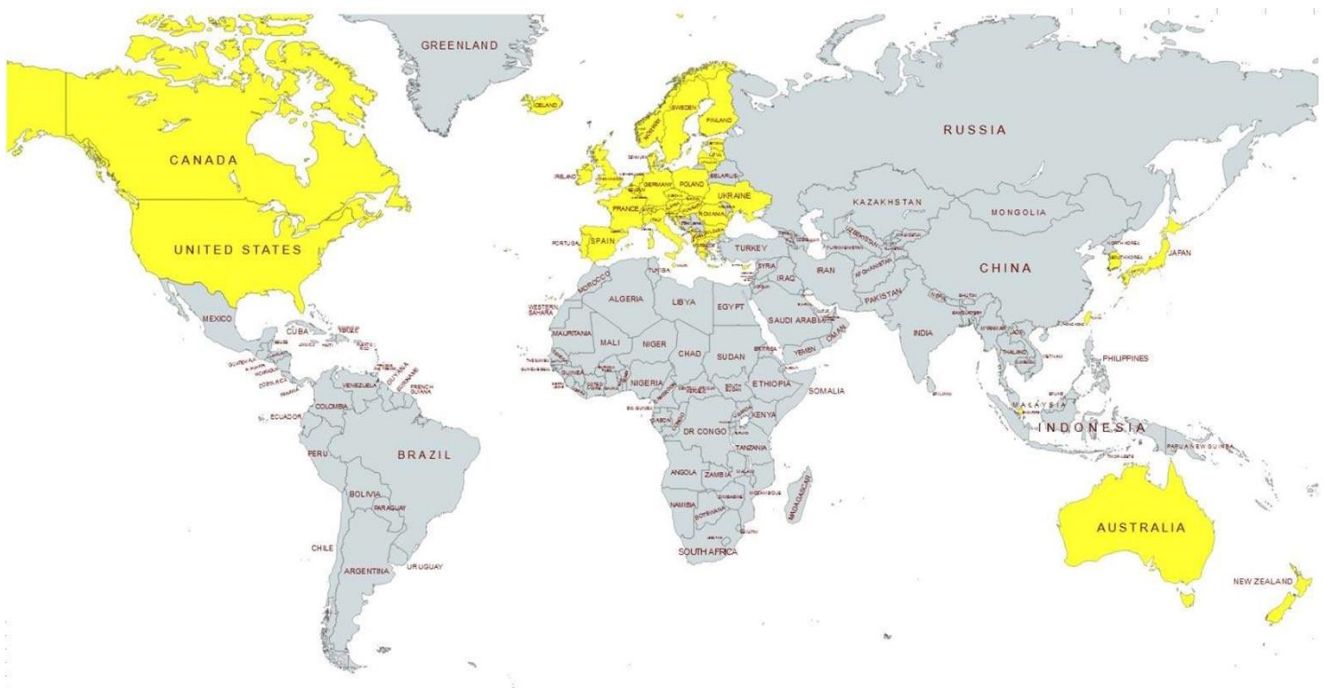
À l'origine des extrêmes droites européennes du XXe siècle, il y a une idéalisation d'un « occident moderne », purifié de toute idée marxisante (de gauche), un occident contre-révolutionnaire et futuriste afin de restaurer les valeurs sociales de la civilisation la plus avancée, le progrès technique perfectionnant l'« organisme social », plus fonctionnel que jamais.

Je ne suis pas certaine que leurs héritiers aujourd'hui se trouvent chez ceux qui

portent le bonnet d'âne « extrême-droite » ; ceux-ci sont par ailleurs tellement domestiqués que convertis au parlementarisme et jusqu'à l'Union européenne – au passage cette Union européenne tolère très bien que ces partis d'extrême droite remportent des élections, bien mieux qu'un Tsipras grec. Peut-être même ces extrêmes droites domestiquées ne servent-elles que d'épouvantails, de gobe-mouches faisant parler les bavards, absorbant les regards et les détournant d'une autre forme plus diffuse, héritière authentique des extrêmes droites du début du XXe siècle et qui n'a nul besoin de professer publiquement son ascendance, puisqu'elle est aux affaires, en train de réaliser le merveilleux monde fonctionnel de ses rêves... et d'organiser son empire, son expansionnisme co-substantiel.

Le camp de la « valeur » qui n'en a aucune...

L'Occident, géopolitiquement, comme le remarqua Vladimir Poutine dans un discours d'octobre 2022, dit du Club de Valdäi, c'est flou : *« Ce qu'on appelle l'Occident – conventionnellement, bien sûr, il n'y a pas d'unité là-dedans – il est clair que c'est un conglomérat très complexe (...). »*... - en effet.



Les Balkans en Europe sont-ils considérés comme tels par les Français ? Pour les Allemands nazis, ce patchwork à dominante slave, ne l'était pas. L'Australie dans l'hémisphère austral, occidental, car toujours sous l'aura de la Couronne britannique ? Les oligarques russes, chinois ou qataris sont-ils *occidentalissables* ? N'est pas occidental qui veut. Occident, mot-drapeau d'une vague sphère de valeurs, mais pas si indifférent aux drapeaux, même reniés, des valeurs toutes *américaines* : comme celles des crapules, plus ou moins sous-entendues, rarement précisées donc, et peut-être même tout bêtement mot de passe du camp qui se définit comme incarnant LA valeur. Vladimir Poutine se demande toutefois ce qu'elle est : « (...) *l'Occident a d'abord pris une énorme avance, car il a développé ses principes et ses mécanismes – comme aujourd'hui ces principes dont on parle sans cesse et qui sont un incompréhensible « trou noir » : ce qu'il est – personne ne le sait.* » En effet, et il décrit assez bien que ces principes lorsque le camp occidental n'y a plus intérêt, il y renonce sans ambages.

Peut-être, à un moment, il y a une limite à l'américanisation des non Américains : peut-être qu'à force de bien faire en vain, d'être toujours comme tout colonisé, marqué par cette tache originelle d'avoir des peuples en soi, du Temps et de l'Histoire millénaire (c'est sans doute insultant pour les États-Unis qui n'en ont pas, non ?), une autre logique historique finit par revenir en boomerang. Le camp des crapules se scinde et une crapule mieux organisée que les autres vient rappeler qu'il y a une limite à ce camp occidental qui voudrait tout réduire à son aune... qui vient rappeler que cette valeur qui réunirait ce camp occidental si vague, c'est celle de ceux qui n'en ont plus aucune. Il n'y aurait rien qui ne soit vendable, dans ce camp du *time is money*. No limit, aucune frontière ne pouvant arrêter cette occidentalisation à l'américaine. Peut-être que quelque chose résisterait encore à cette vertigineuse course *borderline* au gouffre... Et l'imaginaire ou le thème inconscient que met en branle cette guerre explosive, sinistre et lamentable (faut-il le préciser ?), c'est celui d'un franchissement d'une frontière au

nom de la défense des frontières, un thème récurrent depuis vingt ans dans les discours du chef d'État russe. Il convient ici d'ajouter que l'humeur borderline se nourrit d'une schizophrénie dont le trait principal est le déni (la *forclusion*, disait Lacan) de toute frontière avec l'*autre* (l'autre pas en tant qu'*autrui*, mais l'autre en soi, qui revient ainsi sous forme de voix et d'échos). L'impossibilité pour le camp dit occidental de concevoir l'altérité à ses valeurs – dont je viens de suggérer que c'est bien possible que ces valeurs n'en aient aucune pour revendiquer leur règne et soient celles de l'anéantissement de toute chose n'ayant pas de prix, cette impossibilité correspondrait à ce complexe schizophrénique. Or, à ne pas entendre le discours supposé adverse (russe), à l'écouter selon ses propres voix (paranoïa), il y a proprement un vent de folie qui se déchaîne. Aussi, dans ce camp occidental du *time is money*, et de son corollaire la marchandisation de tout sans nulle limite, il s'agit bien sûr de ne pas se représenter tel quel, tel que la monstruosité, de la barbarie dont on est enceint, mais tout à l'inverse de s'habiller avec délicatesse, et d'admirer l'art, splendide apanage de l'humain – fût-ce au prix de détruire tout lien à l'art réel et au désir l'engendrant.

Annie Le Brun dans *Ce qui n'a pas de prix* décrit les liens hallucinants entre un certain monde l'art contemporain occidental (par exemple l'horrible Jeff Koons, mais aussi des directeurs de musée, le « marché » dit de l'art, etc.), les industries du luxe et l'oligarchie et ce phénomène de réduction à l'état de déchets de tout « ce qui n'a pas de prix » précisément, de tout l'incalculable du vécu, enlaidissant ou souillant au passage absolument tout. Tout un système affolant où le vrai et le faux, le déni et l'ersatz se renvoient l'ascenseur. Rien ne doit résister à ce beau monde magique où beau linge et fortunes abjectes se mirent. Dépliant comment ce phénomène s'organise et s'avance, elle nomme à un moment une « guerre » :

« Qu'il s'agisse des industries du luxe ou de l'art contemporain, le message est le même : l'important est d'en être, autrement dit de ne jamais risquer d'être exclu ou expulsé de ce monde où tout a un prix. Convergence essentielle qui explique pourquoi

“l'art des vainqueurs”¹¹ est de plus en plus financé par les détenteurs des industries du luxe.

« En dépend en effet l'issue de la guerre entre ce monde où tout a un prix et celui, chaque jour plus fragile, dont aucune valeur n'est à extraire. C'est une guerre féroce, où la moindre manifestation de ce qui n'a pas de prix doit être immédiatement neutralisée, sinon détournée, pervertie, voire annihilée. »¹²

Une *valeur* pour elle-même de n'en avoir *aucune*, aucune estime pour l'insaisissable des rêves, ou l'infini dessiné par le désir et ses lignes de fuites : no limit dans l'absence d'estime pour ce qui n'a pas de prix, une valeur littéralement *universelle*, projetant son règne jusqu'à l'univers entier, où tout deviendrait payant.

« Voilà pourquoi tout objet, toute image, tout manuscrit, tout lieu qui prouve matériellement l'existence de cet ailleurs est actuellement racheté à prix d'or comme pour attester de la convertibilité de l'aura¹³ en argent. Sans doute l'insaisissable a-t-il toujours fasciné la puissance. Pourtant, les sommes colossales récemment investies, qui visent manifestement à l'appropriation de *tout* l'héritage culturel, en annoncent une exploitation éhontée, moins pour substituer le faux au vrai que pour légitimer le faux jusqu'à faire oublier le vrai. Et de façon à y réussir au plus vite, pour tromper sur une quête qui n'a pas d'autre origine que “cette soif insatiable de l'infini” dont certains n'ont pas encore perdu le souvenir. Tant et si bien que la guerre tend de plus en plus à se confondre avec une course contre la montre. »¹⁴

Le capitalisme financiarisé, l'argent virtuel et l'idolâtrie du chiffre *astronomique* –

¹¹ L'expression « l'art des vainqueurs » se réfère à la pensée de Walter Benjamin dans « Sur le concept d'histoire » où la culture est associée à un imaginaire impérial se dépliant à travers les images du butin, du cortège et du triomphe : « L'identification au vainqueur bénéficie toujours aux maîtres du moment. Pour l'historien matérialiste, c'est assez dire. Tous ceux qui à ce jour ont obtenu la victoire, participent à ce cortège triomphal où les maîtres d'aujourd'hui marchent sur les corps de ceux qui aujourd'hui gisent à terre. Le butin, selon l'usage de toujours, est porté dans le cortège. C'est ce qu'on appelle les biens culturels. » Oeuvres III (Ed. Gallimard, Folio Essais 374, 2000), p 432.

¹² *Ce qui n'a pas de prix – Beauté, laideur et politique*, Ed Stock 2018 & Ed. Pluriel 2021, p.100

¹³ Là encore, Annie Le Brun se réfère à Walter Benjamin, le concept majeur d' « aura » étant la pierre angulaire de sa réflexion dans « L'Œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique ».

¹⁴ *Ibid*, p.101.

quasiment astral - s'incarnent en ces fantastiques *milliardaires*, nouvelle catégorie sociale de stars (ou de messies autoproclamés tel cet ignoble Bill Gates ?), se suffisant d'être définis par une somme de zéro faramineuse, *élus* du Ciel, non sans d'ailleurs fantasmer de s'exiler eux-mêmes réalistement « dans » le Ciel - leur véritable empire du coup...

Peut-être l'empire de Chine est-il en pool position, ce dernier régnant selon la légende également sur l'univers entier... ? Peut-être encore un compromis entre des milliardaires et l'empereur actuel de Chine¹⁵ aura-t-il lieu afin de partager les laboratoires et cofinancer les recherches en cours sur cette planète miracle où arrimer leurs futurs impériaux vaisseaux... ? Car à ma surprise, faisant des recherches superficielles pour confronter mes intuitions, que pour les spécialistes du monde chinois, aucun doute à ce sujet : à la dynastie de Mao en a succédé une nouvelle, mais il n'y a pas de rupture dans le monde impérial chinois dans la succession des dynasties depuis l'an – 5000 av. J.-C.. On peut rire, mais la mégalomanie de ces exemplaires d'*homo sapiens* étant égale à leur croyance en leur super intelligence, n'est pas la meilleure résistance au défoulement d'inconscients. Néanmoins, ne nous moquons pas.

La part fantôme de l'Europe et le complexe d'inauthenticité

Reprenons autrement. Que représenterait l'occident et son vecteur idéologique, cette valeur de qui n'a plus d'estime pour rien, si on interroge où cela situerait son orient ?

On comprend, déjà, que c'est un vecteur identitaire et qui part de l'Europe vers les États-Unis, l'Europe dont les bords orientaux restent plus qu'évasifs vers l'Asie Mineure et l'Eurasie. Une idée d'Europe donc, une idée idéologique plus qu'une aire géographique, à laquelle fait pendant une certaine idée de l'Occident moderne, et dans

¹⁵ Un bon texte, de 2021, mettant en relief le fait que la dynastie communiste et celle qui gouverne aujourd'hui sont parfaitement intégrées à la tradition impériale chinoise. De **Jacques Huntzinger**, Professeur des facultés de droit, haut fonctionnaire aux Nations Unies, ancien ambassadeur de France, directeur de recherche au Collège des Bernardins <https://www.lalettregopolitique.fr/2021/la-chine-l-empire-du-milieu/>

ce jeu de miroir, se tissent des affinités entre les imaginaires que déploient les mots « Europe » et « Occident », au fil de l'aiguille du capital, d'un capital du capitalisme et du caractère capital qu'y prennent les capitales et les politiques centripètes qu'elles génèrent. Il y va d'un cap, du centre vers un certain horizon.

Jacques Derrida dans *L'autre cap*, un texte sur le monde européen de 1991, se demandait s'il y aurait « *un “aujourd'hui” tout neuf de l'Europe, et d'une nouveauté qui ne ressemble surtout pas à ce qu'on a appelé, autre programme connu et des plus sinistres, une “Nouvelle Europe”* »¹⁶, soit celui du nazisme. Construire l'Europe comme rénovatrice, ainsi qu'on s'y occupe depuis 1957 et le traité de Rome jusqu'à celui de Maastricht de 1992 et à l'euro, comme un projet d'incarnation de quelque esprit européen, d'une manière occidentale, pourrait bien repasser ce vieux plat avarié – enfin, à l'heure actuelle, cela pourrait bien l'avoir déjà *repassé*... Derrida nous rappelant que le Heidegger pronazi de 1935-36, associait « *le devenir-impuissant de l'esprit, ce qui le prive violemment de sa puissance* » à « *la destitution (Entmachtung) de l'Occident européen* » ; c'était « *le péril essentiel comme péril de l'esprit et de l'esprit comme chose de l'Occident européen, au centre opprimé de l'étau, dans la Mitte de l'Europe entre l'Amérique et la Russie.* »¹⁷ C'est par sa revendication occidentale que le monde européen s'enferme dans un « *eurocentrisme* », ou encore dans un « *anti-eurocentrisme* », souligne Derrida¹⁸, qui dans les deux cas le mortifie tout autant. Un « *programme archéo-téléologique* » présiderait à cet occidentalisme de l'Europe.

La référence à l'*arché*, à une archéologie ne peut que sous-entendre la source grecque chez Derrida, source invoquée à foison par la revendication européenne (et on verra plus loin combien cette source relève d'un butin du vainqueur plus que d'une source vivante), et d'où ce programme euroéo-occidental cherche à tirer quelque authenticité, quelque caractère originaire comme un génome (pas loin de ces fantasmes de pureté de la race). De là, ce programme tire la force d'une idée d'humanité qui se déploierait dans l'Histoire à travers une Europe incarnant l'Occident, projeté vers quelque horizon

¹⁶ Jacques Derrida, *L'autre cap* (Ed. Minuit, 1991), p.18

¹⁷ Ibid, p. 36-37.

¹⁸ Ibid, p. 18

ou mirage occidental, de sorte que, écrit-il :

« De Hegel à Valéry, de Husserl à Heidegger, malgré toutes les différences qui séparent ces grands exemples entre eux (...), ce discours *traditionnel* [de l'idée européenne] est *déjà* un discours de l'Occident moderne. Il date. Il est le plus actuel, rien n'est plus actuel, mais déjà il date – et cette actualité laisse paraître la ride familièrement inquiétante, le stigmate même d'une anachronie qui marque le jour de tous nos jours, nos gestes, nos discours, nos affects, les publics et les privés. Il date d'un moment où l'Europe se voit à *l'horizon*, c'est-à-dire depuis sa fin (...), depuis l'imminence de sa fin. Ce vieux discours exemplaire et exemplariste sur l'Europe est déjà un discours traditionnel de la modernité. Il est déjà ce goût de l'anamnèse à cause de ce goût de fin sinon de mort qui est le sien. »¹⁹

Ce goût de l'« *anamnèse* », je n'en suis pas si certaine si on prend le mot au sens littéral, d'un resouvenir de choses enfouies, sinon si Derrida désignait par là cette manie morbide de la commémoration façon enterrement (et enfouissement) de la mémoire qui marqua ces années 90 et le couple dit franco-allemand, et qui accompagna ces années de chute du Mur et de réunification allemande et qui débouchèrent sur la guerre de Yougoslavie.

Je dirais au contraire que l'Europe en s'imaginant occidentale, en s'occidentalissant y compris en ressassant ses sources grecques, se fait un devoir d'oublier, de renier même, et notamment sa part orientale. L'Empire romain d'Orient incarna longtemps des Balkans jusqu'en Asie Mineure l'orient européen. L'Europe du XVIIIe et des Lumières, jusqu'à aujourd'hui, oublie de penser, comme par distraction, que la Renaissance qui fonde l'invention de la modernité provient en partie de la chute de Constantinople (1453). C'est une immigration d'intellectuels grecs, byzantins, débarquant souvent en Italie avec leurs malles de livres et leur tradition de pensée, fondée sur la transmission et dans une continuité avec le monde antique par la culture orthodoxe, qui va venir

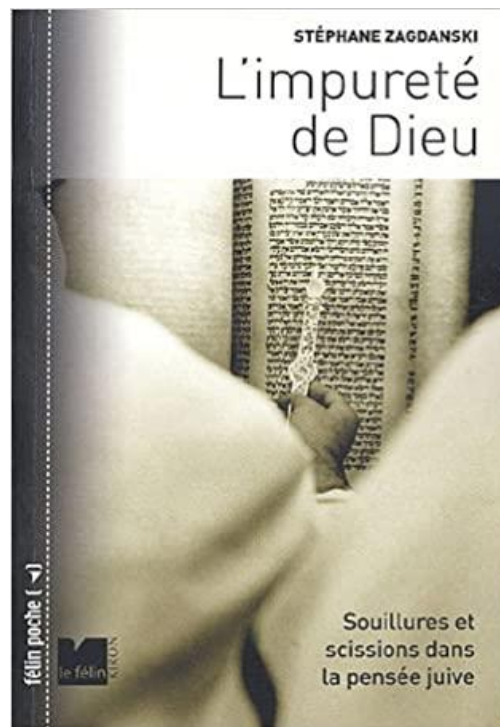
¹⁹ Ibid, p.31-32

ranimer une Europe percluse de conflits internes. Tout un monde. Et ainsi un Érasme apprit-il le grec à Venise. C'est d'Asie Mineure, d'un monde byzantin oriental, qu'un ressourcement de la pensée a pu se faire plus au nord, côté occidental²⁰. C'est proprement oublié, la Renaissance italienne pour un peu serait l'effet d'une amélioration météo.

De même, le christianisme scissionna en l'an 1054 et donna deux branches : l'une orientale et l'autre occidentale. Et à ce compte, si le christianisme occidental implique Rome, le protestantisme allemand et américain et l'anglicanisme anglais sont des branches plus qu'occidentales et coupées de la part antique et orientale de la première chrétienté – qui provient quand même de la Judée romaine. La pointe occidentale européenne se veut chrétienne, mais d'un christianisme amputé de ses racines au monde antique d'où il surgit. Et comme dans un second angle mort, à travers le déni de cette source orientale et emprunte d'antiquité se tient la première origine de la chrétienté, soit la pensée juive. C'est tout de même énorme, et l'antisémitisme millénaire n'aurait comme foyer que ce déni profond d'une ascendance. On comprend aussi comment le Paulinisme grec a pu s'engouffrer ici, pour brancher la chrétienté sur la source antique grecque, mais on va le voir, une source elle aussi amputée de sa part non philosophique, de l'antidote à l'esprit philosophique. Cette pensée juive, joue de part comme fantôme, part tout orientale du point de vue des imaginaires – la part du *livre*, tout de même²¹.

²⁰ Encore faut-il nuancer et préciser que les moines orthodoxes qui ont transmis les textes grecs avaient fait un tri – ainsi 99% du théâtre comique et satirique fut perdu, une grande part du tragique, et bien d'autres textes qui n'étaient pas philosophiquement parlant compatible avec le logos chrétien – et pourtant, ils étaient larges d'esprit, Homère ayant été considéré comme annonçant la venue du Christ. Autrement dit l'héritage grec dont se prévaut l'Occident est un héritage tronqué auquel il manque comme son antidote.

²¹ Pour entendre ce que recouvre cette « pensée juive », on peut se reporter aux séminaires de Stéphane Zagdanski comme à son ouvrage *L'impureté de dieu – Souillures et scissions dans la pensée juive* (Ed. Felin Pocket, 2005).



Tant que l'Europe se prend, se réduit à un cap occidental à ne jamais cesser ni de regarder ni de rejoindre, elle garde sa part orientale en angle mort, elle nie son altérité, comme une réserve honteuse, *non regardable*, et ce goût de mort et de fin la hante, celui de sa dette coupable. Et hante par transitivité ces pauvres États-Unis situés à l'occident de l'Europe. Comme de bons européens tournés vers l'Ouest occidental, ils ne peuvent regarder leur propre orient soit l'Europe elle-même, sans rivaliser avec ou écraser ces vieux Européens – culturellement parlant. Ils ne peuvent faire autrement que s'évertuer à effacer qu'ils en restent les enfants indignes et déshérités qui salissent tout ce qu'ils touchent. Regardez ce que les Américains ont fait à la philosophie (*time is money*), au cinéma (pour une Gene Rowland, cent stars sous contrat), à la littérature (fabrication en série d'écrivains professionnels sous contrat encore) ou à la politique, par exemple. Ou à Bagdad.

Qu'est-ce que l'oriental, dans cet imaginaire de ce qui serait occidental sinon ce qui résiste à l'*occidentalisation* - ce mouvement pour devenir toujours plus occidental en

quittant imaginativement le port oriental ? Qu'est-ce qui définit l'occidentalisation dans le langage courant sinon via les colonialismes l'argument d'une « civilisation » de peuples dont on ne veut rien savoir ? Une *mentalité de normalisation des corps et des esprits*. Une agriculture industrielle de l'être jusque dans l'intime, éviscérant l'ensemble des éléments populaires, indépendamment de toute classe sociale, à commencer par la langue et le dégoût pour les accents locaux (à l'intérieur du territoire français, envers les accents du midi, du nord, de la Bretagne, par ex), en passant par les artisanats jusqu'aux manières de (bien) se tenir ou encore d'habiter – jusqu'en Arabie Saoudite où des descendants riches de bédouins nomades adorent de smart appartements high tech et de style Ikea, comme une certaine série de Netflix l'a montré à l'auteur de ce texte. Ce qui inflige aux peuples colonisés ce complexe schizoïde de n'être jamais un *assez bon* occidental, *assez rationnel*, même en y mettant tout son cœur. L'occidentalisation s'attaque aux corps et aux sensibilités. Que cette occidentalisation confusément finisse en américanisation, économisant ainsi ce qui avait rendu l'Europe si fascinante, soit ce long travail des livres et des arts, n'est que logique, considérant l'origine de la part du livre, tout orientale.

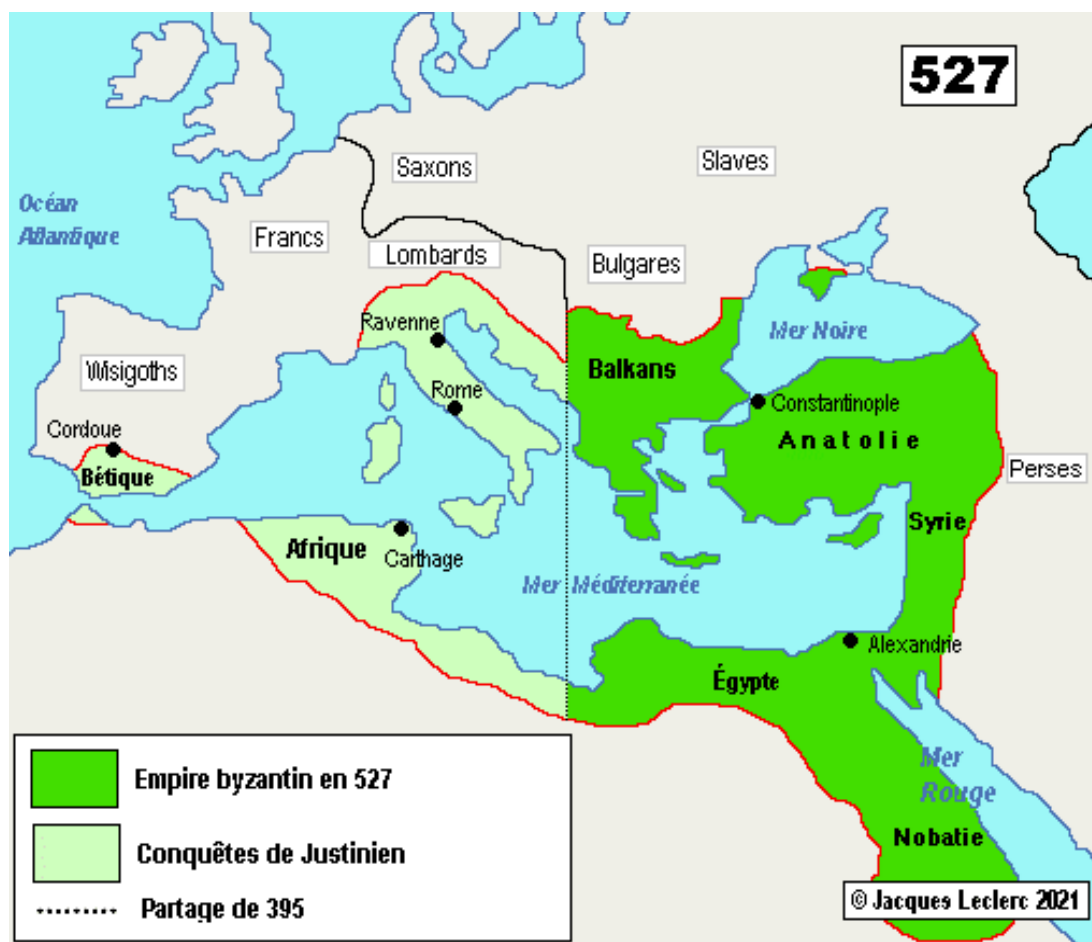
Empire d'Orient, chrétienté orientale.

Revenons de plus près sur l'Orient européen. Voyons combien l'Europe de l'Est et du Sud-Est renvoient les imaginaires de Paris à Bonn et de Barcelone à Londres à une vaste zone obscure, et à quel schéma imaginaire cette obscurité correspond. On va faire l'hypothèse que ces régions ne peuvent être *regardées*, mieux : que leur regard doit être aveuglé, réduit à néant, pour la raison qu'à ces regards sont prêtés de pouvoir témoigner que l'Occident serait une imposture qui date et qui date de l'idée de l'empire carolingien.

Occident, ce mot dont je viens de montrer son lien aux colonisations proprement européennes. Rappelons ici qu'elles ont été le fait d'empires, des empires espagnols, portugais, anglais, français, allemands (plus tardivement), hollandais et italiens. La colonisation et l'idée d'occidentalisation des colonisés ont donc une consonance

impériale. Mais ce trait proprement impérial marquant des États européens ne doit pas faire manquer un autre, un trait antécédent et tout intrinsèque à l'idée même d'empire en Occident historiquement : l'empire dit d'Occident né de la scission de l'Empire romain ; il faut ici rappeler à gros traits cet imaginaire romain.

Rome ne pouvant garder ses frontières à l'est délégua à Byzance (Constantinople, Istanbul aujourd'hui) ce soin, et l'Empire romain d'Orient prit forme. L'empire romain d'Occident tombant, les insignes sacrés de l'*imperium* romain, ceux de la souveraineté impériale, furent renvoyés à Byzance, qui conserva l'*âme* pour ainsi dire de l'Empire romain, du moins jusqu'en 1453, et les invasions arabes.



En 1054, le schisme séparant les églises dites d'orient et d'occident, l'orthodoxie prit la forme d'un christianisme autonome oriental, se considérant comme le premier, l'authentique, l'héritier de l'empire, mais avec une vocation moindrement universaliste

que le catholique, puisque s'assumant oriental. Avec une vocation de gardiennage en somme de l'authentique chrétienté des premiers temps, une fonction d'héritage et de transmission. La langue de Byzance était le grec, et sa culture fut marquée par l'hellénisme. Ce furent dix siècles avec des hauts et des bas, mais en comparaison avec ce que devenait la partie occidentale de l'empire romain *tombé*, ils laissent la mémoire d'une prospérité intellectuelle et économique, politique et commerçante. Dans *La Grèce et les Balkans*, Olivier Delorme²², présente ainsi la fin de l'empire d'Orient (dit byzantin), à la colonisation ottomane :

« La Constantinople tombée aux mains des Turcs en 1453 n'est donc pas la capitale d'un monde culturellement tombé en décadence, essoufflé, qui a perdu ses capacités d'innovation et de renouvellement. Cette Europe du Sud-Est qu'a enfanté Byzance, à la vitalité créatrice évidente, apparaît au contraire en pleine mutation, en pleine découverte des leçons de liberté de l'Antiquité, en pleine recherche des voies intellectuelles, politiques, artistiques d'une modernité. »²³

La chute de l'empire d'Orient, continue-t-il, fut un « *point d'arrivée, celui de quatre siècles de guerre que Byzance dut mener à la fois contre la lente avancée des Turcs depuis l'Est, et contre les violents coups de butoir portés depuis l'Ouest par les puissances occidentales* »²⁴. Des croisés francs saccageant Constantinople ou Jérusalem dont il reste en grec un mot, « *frankos* » désignant le barbare complet, le souvenir reste fort. Il n'y a donc pas eu de complicité entre les deux parts de l'ancien empire romain, ne serait-ce que par le trait chrétien commun. C'est que dès le IX^e siècle, Charlemagne d'une certaine manière va dénier à Byzance d'être le gardien et l'héritier de l'Empire romain. Le schisme de la chrétienté en 1054 en sera une conséquence, à partir du moment où le pape de Rome sacre un empereur dit « romain » d'occident. Pour les chrétiens d'Orient, l'Église orthodoxe était intimement liée à

²² Seul historien contemporain ayant écrit une histoire des Balkans et du monde gréco-orthodoxe suffisamment synthétique et fouillée à la fois tout en restant accessible.

²³ *La Grèce et les Balkans* (ed. Folio Gallimard, n°220), t.I, p.87.

²⁴ *Idem*, p. 58.

l'héritage impérial romain. On va voir cependant que dix siècles vont modifier le rapport à cet héritage. Mais pour entendre ceci, on peut penser aux églises orthodoxes aujourd'hui, à la pratique du chant et de la psalmodie, qui ont gardé une tonalité archaïque, *antique* pour tout dire, qui peut rappeler le chant grégorien, *a capella* mais qui – sans parler de nombreux autres traits des rites – vous ramène comme à une autre ère. Pour les chrétiens d'Orient, le sacre de Charlemagne un Franc sans aucun lien à la Rome antique, plusieurs siècles après, comme empereur romain d'occident est une aberration kitsch. Charlemagne en jouant à l'empereur romain d'occident était en quête de légitimité, d'authentification de son pouvoir et de son ambition à régenter des territoires qu'il a unifiés et correspondant aujourd'hui à peu près aux frontières de la première Europe des Six.

Il aurait pu se contenter de se nommer « saint empereur germanique », il lui fallut ajouter « romain », pour revendiquer une authenticité, une aura. Se faisant sacrer à Aix-la-Chapelle (même pas à Rome), il semble quelque peu un sacré imposteur, niant l'*impérium* détenu alors à Byzance et en ce IXe siècle, encore vivace.

Mais cet *impérium* recueilli à Byzance, ou souveraineté impériale romaine authentifiante, va cependant se métamorphoser au cours des mille ans de l'empire d'Orient, se fatiguer lui-même, pour laisser place à une plus modeste figure pré-nationale grecque, selon Olivier Delorme. Olivier Delorme évoque la figure d'un grand intellectuel du Péloponnèse dont les écrits font part d'étonnantes réflexions juste avant la chute de Byzance. Un conseiller du dynaste byzantin et grand intellectuel Gemistos Plithon (1355-1450) proposa de revenir au polythéisme et à une légitimité grecque sur un territoire réduit, mais « *peuplé depuis toujours de mémoire d'homme d'Hellènes* ». Une nation avant l'heure, définie par sa langue, autrement dit. Ce « *platonicien et connaisseur de Zoroastre, mais aussi grammairien, musicien, historien, géographe et penseur politique* » offrit également « *un plan de réformes administratives, militaires et économiques – proposant la propriété collective de la terre - (...)* » ainsi que « *la rupture avec le christianisme et son idéologie impériale, à ses yeux épuisés incapables d'assurer la pérennité de la liberté des Grecs* ». Olivier Delorme conclut : « *Comme si, à la veille de la chute de l'Empire byzantin, en voulant substituer un patriotisme grec*

au vieux patriotisme romano-impérial, Plithon tentait de théoriser un État national grec... qui sortira de la révolution de 1831. »²⁵ Olivier Delorme est en train là de faire l'hypothèse suivante : c'est de Byzance, de la macération d'une pensée romano-impériale et de sa décomposition, que proviendrait l'idée de nation et de nationalité (territoire, langue, de mémoire d'homme), articulée à celle d'indépendance et de liberté, en opposition aux logiques impériales. J'ajouterais l'hypothèse suivante : en ce XVe siècle, l'*impérium* mythique de Rome mourut de mort naturelle.

Du côté byzantin, cette mémoire romano-impériale a donc fait son temps, il était déjà temps au XVe siècle de penser autrement qu'en termes de légitimité archaïque, impériale, *auratique*, transcendante et de concevoir une forme plus immanente, plus historique fondée sur la langue et le territoire, sur la mémoire des hommes.

Côté occidental, en revanche, la question de la légitimation du pouvoir chez les rois et autres empereurs n'a pas cessé d'agiter théologiens et essayistes, encore assez longtemps. Ce n'est qu'à partir du XVIIIe siècle que l'apparition d'une pensée des peuples et de la nation objectera à la vieille souveraineté monarcho-impériale sacrée, la souveraineté immanente des peuples. L'enjeu : fonder des États dits « modernes » adaptés aux principes de la représentation politique, et surtout délivrer de la sujétion aux princes. 1789 ; un point d'orgue.

Pour autant, au XIXe siècle, avec Napoléon, les deux souverainetés se mêlaient confusément, la nouvelle populaire et la résurgence d'une source archaïque impériale, comme ne pouvant s'empêcher de faire revenir Charlemagne quelque part. Au XXe, les fascismes également – du moins, leur théorie – attribueront à l'État une source transcendante propre, analogue (mais différent) et puisant à l'imagerie de cet *impérium romain*, l'État incarnant voire transmutant la nation en un appareil fonctionnel, idéo-rationnel (et non plus la représentant au travers des mécanismes plus ou moins subtils de la démocratie représentative et du droit) - en une structure, nourrie de sa propre légitimité, de sa propre autonomie (la société, asservie à faire fonctionner

²⁵ Idem, p. 29 et 30.

cette dernière). Toute une activité rhétorique frénétique, de théorisation des États et des pouvoirs, de légitimation, se développa comme pour justifier un *imperium*. Justification devant une culpabilité inconsciente, qui viendrait de l'imposture d'un Charlemagne ayant voulu faire revenir l'Empire romain d'occident.



L'imposture carolingienne, fondatrice du complexe occidental.

Revenons au bon Charlemagne et à *ce* qui hanterait cette Europe occidentale contemporaine, complètement hémiplégique côté oriental. Charlemagne était conscient d'*imiter* Rome, c'était un geste politique kitsch, ou de pure communication dirait-on aujourd'hui pour asseoir sa souveraineté sur une légitimité *auratique*, sur une *authenticité romaine* qu'en tant que Franc c'est-à-dire *barbare*, il n'avait pas le pouvoir de ressusciter – seul l'empereur de Byzance aurait pu l'adouber. Il manque aux sources

de l'élaboration politique de l'Europe occidentale à partir du Moyen-Âge une assurance sur l'authenticité du Pouvoir.

Pour les Grecs (les Russes, et certains peuples des Balkans comme les Roumains ou les Serbes), en revanche, la matrice byzantine ne fait aucun doute. Cette marque impériale demeura si forte que sous l'Empire ottoman, jusqu'à maintenant encore, les Grecs étaient surnommés les « roumis » - les *romains*. Le nom de la « Roumanie », en provient. Il est important de citer Olivier Delorme, une dernière fois ici :

« À maints égards, les mille ans de l'Empire byzantin ont donc contribué à façonner la culture, la religion, la sensibilité, la conception des rapports entre le temporel et le spirituel des peuples qui, dans l'Europe du Sud-Est, ont vécu sous son gouvernement. À maints égards, l'Empire ottoman pérennisera cet héritable. À maints égards, le souvenir de Byzance et son legs seront réinvestis par les nations du Sud-Est européen lorsqu'au cours du XIXe siècle, elles accéderont à l'indépendance. »

Ainsi, explique-t-il, le droit byzantin, issu du droit romain codifié par Justinien sera sans cesse enrichi par la jurisprudence, dans un compromis entre le droit latin formaliste et écrit et les traditions orales des pays grecs. Cela deviendra la source principale du droit civil toujours actuel en Serbie, Bulgarie, Roumanie, en Grèce. Et du droit russe. Les territoires russes sont tardivement être christianisés, à l'initiative de moines byzantins. Ils vont verser dans la continuité de l'histoire de l'empire d'Orient :

« Les rapports de l'Empire avec les Scandinaves qui se sont installés dans l'espace russe n'ont pas toujours été pacifiques : ces Varègues assiègent Constantinople en 860, mènent campagne contre l'Empire en 941 et 944, puis de nouveau en 970. Mais dans le même temps, les relations commerciales s'intensifient et, avec les marchands byzantins, c'est le christianisme oriental dans sa forme slavonne qui pénètre dans une principauté de Kiev (la première église de la ville est édifiée en 945) progressivement slavisée. Cette évolution débouche sur le baptême de Vladimir 1er (canonisé au XIIIe

siècle) dans le rite byzantin (988), son mariage avec la sœur de Basile II (989) et la conversion de ses sujets.

« Cet héritage de Byzance est capital pour la Russie ; il l'est à peine moins pour l'Europe du Sud-Est en ce qu'il fonde le sentiment d'appartenir, avec le monde russe, à un même univers, d'être lié à lui par une parenté qui, avec la domination ottomane sur le monde grec et slavo-balkanique, prend une nouvelle dimension. En 1472, dix-neuf ans après la chute de Constantinople – la deuxième Rome –, le grand prince de Moscou Ivan III épouse Sophie Paléologue, la nièce du dernier basileus [dernier empereur], puis, après sa victoire sur les Polono-Litvaniens catholiques, il adopte les titres byzantins d'autokrator et de César (dans sa forme slave de czar ou tsar) ainsi que l'aigle bicéphale (emblème byzantin depuis le milieu du XIII^e siècle). Moscou se voudra désormais la troisième Rome, héritière de la deuxième, prisonnière des Turcs ; trois siècles et quelques guerres russo-turques plus tard, par le traité de Kutchuk-Kaïnardi (1774), la tsarine Catherine II (1762-1796) se fait reconnaître par le sultan ottoman comme le protecteur de ses sujets orthodoxes. »

L'impératrice russe se fait donc la protectrice des chrétiens orthodoxes, revendiquant là ce lien désormais immémorial entre la légitimité impériale et l'orthodoxie comme liant au premier empire, celui de Byzance, la seconde Rome. Olivier Delorme poursuit ainsi :

« Les luttes nationales du XIX^e siècle, et la “Question d'Orient” qui en résulte, seront en partie déterminées par ce sentiment de parenté et l'ambition russe qu'elle fonde. Elles le seront aussi par un autre des héritages de Byzance : la mémoire conflictuelle qui opposa si longtemps Constantinople à Rome. »²⁶

Et qui semble persévérer, avec cette résurrection inattendue comme d'un Saint Empire romain germanique dans le corps de l'Union européenne, résurrection

²⁶ *Idem*, p.55-56.

fantomatique et dirais-je *inconsciente* dans cette structure politique étonnante. Pour entendre ce que cette inconscience implique ou d'où elle tire sa puissance fantasmagique, il faut se souvenir ici du prologue de ce texte, de la perte de toute conscience historique. Dans ce qui suit, afin de distinguer ce fantôme et cette UE qu'il aurait investi (c'est mon hypothèse), je vais le nommer d' « empire euronique ».

II / Les effets de ces inconscients dans la politique contemporaine

– La Grèce et l'empire euronique

En 2012, je découvris qu'une Grèce réelle existait. Assez vite, ce cliché d'helléniste selon lequel la Grèce antique et l'actuelle sont sans rapport s'avéra l'effet d'une tache noire sur la rétine, ne serait-ce que dans la langue, le grec actuel que je ne manquais pas d'apprendre, étant peut-être même plus proche du grec ancien que notre français de la langue de Chrétien de Troyes. Qu'il se prononce différemment pour les hellénistes provenait d'une erreur au départ de la transmission de cette langue dite « morte », erreur datant sans doute des premiers temps de la chrétienté occidentale où des moines se seraient mis à lire le grec sans contact avec des Grecs²⁷ et dont on renonça à sortir, préférant ses petites habitudes. Ce détail attira mon attention.

2015. Une agression contre-productive.

L'incroyable internationalisation de la crise dite « grecque » fut saisissante, considérant l'importance accordée à ce pays (11 millions d'habitants) depuis son

²⁷ Une erreur ne serait-ce que dans la prononciation de la diphtongue « eu ». Le son « e » n'existant pas en grec qui a de façon claire 5 sons voyelliques. A, é, ou, i, o. Eu, ou ευ, EY se lisant « ev » ou « ef » suivant la consonne ou la voyelle qui suit. Ainsi eurêka ! en grec se dit *evrika* ! C'est l'aoriste du verbe « trouver » qui encore aujourd'hui, l'augment e- étant tombé chez ce verbe irrégulier se dit : βρίκα – vrika !

processus d'adhésion en 1981 – souvenir au collège d'un cours qui le traitait de « sous-développé » qu'on allait « aider », tout en passant sous silence l'histoire politique grecque moderne tourmentée par les Puissances (France, Allemagne, GB, Russie), et celle de l'après-guerre, tourmentée par les Anglais et les Américains imposant des régimes autoritaires. En vérité, il n'était point arriéré, mais *empêché* et largement corrompu selon des logiques coloniales par l'Europe occidentale depuis même la guerre d'indépendance et la création de l'État grec moderne en 1831, à qui on imposa des monarques bavarois puis anglo-danois (les fameux princes de Grèce n'ayant rien de grec).

Survint la crise au prétexte d'une dette publique largement douteuse et avec ses 300 milliards de volume (85% du PIB) quand la France aujourd'hui qui a 6 fois plus d'habitants en a une de près de 3.000 milliards en 2022²⁸ (114% PIB), mais sans déclencher d'hystérie. L'Union européenne mit littéralement en scène un thriller médiatique où le pitch tenait à cet argument : les « cigales grecques insurgées, corrompues et paresseuses » allaient-elles tenir tête à l'UE ? Allaient-elles faire s'écrouler la sainte zone euro et ruiner les honnêtes ménages de la partie occidentale de l'empire sans parler des retraités allemands si méritants ? Six mois plus tard et la mise à mort de l'héroïne (la Grèce), la saison 2 de la résurrection n'a toujours pas été produite et ne le sera pas.

Mais question *real politik* dont l'UE se prétendait jusqu'alors à l'enseigne de l'Allemagne un exemple de gestion de la politique par l'économie, cette séquence était-elle raisonnable ? Sur le plan économique, nullement, aucune des mesures imposées, au nom de ce motif fallacieux de la dette publique n'a fait baisser son niveau en % du PIB ni son volume sept ans plus tard (plus de 353 milliards en 2021, soit 194% du PIB), et c'est logique, étant donné la ruine infligée le produit intérieur brut ne peut que chuter – sans parler du pillage du pays et de sa corruption renouvelée dans un tel climat.

Au plan géostratégique, affaiblir la frontière Sud-Est en face d'une Turquie déjà très

²⁸ À ce sujet, se reporter au site du CADTM et voir comment cette dette a changé de nature en 2011 <https://www.cadtm.org/Evolution-de-la-dette-publique>

agressive en 2015, une riche idée...

Il est vrai qu'à l'époque l'Allemagne de Merkel donnait de la voix et que ses liens avec la Turquie sont plus qu'intimes – des milliards ont d'ailleurs été versés à Erdogan au prétexte qu'il garde ses stocks de migrants, tout en sachant le niveau de corruption de ce despote, soit autant de milliards à son clan... qui continue de faire du chantage au migrant.

Et au plan politique, ce spectacle sinistre, cette mise en scène d'une exécution punitive, pure jouissance des maîtres, n'a qu'éveillé souterrainement des sympathies populaires, pas loin de la prise de conscience que nul n'était à l'abri, même en France, pas même dans les classes moyennes²⁹.

Certes, ce fut pour les oligarchies européennes, notamment allemandes un bon plan : la mise à l'encan du pays pour trois francs six sous, et gérée par une agence privée, avec la corruption imaginable (pas que chez les Grecs). Mais la vente du Port du Pirée à un consortium chinois ? Le gouvernement grec pourtant de cette droite pro-européenne dûment corrompue vient néanmoins d'annuler la vente en cours d'un port pour sa valeur géostratégique, considérant la guerre russo-ukrainienne.

L'esprit d'un empire euronique dans le corps robotique de l'UE, logique du Brexit.

À force de ce spectacle morbide, l'expression « *empire euronique* » et l'image qu'il faisait se dresser m'apparurent. Ironiquement fondé sur l'euro (un mark, en vérité) et le tout numérique, animé d'une supersonique mégalomanie, il ne cessait de décoller spectaculairement, mais telle une fusée ratée, sans jamais s'envoler, un *manque*

²⁹ Les Gilets Jaunes par exemple en héritaient en 2018 et seuls ceux qui avaient « avalé » cette histoire de dette grecque furent incapables de comprendre sur-le-champ ce qui se passait avec cette mobilisation à la française. Ceux au contraire qui avaient suivi l'aventure grecque savaient que chez les Indignés de 2011 à Syntagma, il y avait de toute obédience politique, même si la principale était de gauche. C'est que tout le monde était touché, à commencer par les retraités perdant 50% de leur pension et que dans cet effondrement général, pour les plus riches, vendre un bien devenait impossible : le marché se tarissait, alors que les impôts sur ces biens redoublaient, si bien que vendre si l'on trouvait acheteur parfois revenait à ne rien recevoir. Il faut se rappeler que la mobilisation a commencé avec le suicide d'un pharmacien sur la place Syntagma.

intrinsèque le minant. Ce manque tiendrait à l'absence de sources de légitimité ou légitimantes de la structure propre à l'Union européenne, au sens où celle-ci se refuse à reconnaître le fantôme impérial qui l'agit et qui plus est, complexé d'une imposture. Moins l'absence de *sujet* qu'un sujet *non-dit* car imposteur lui ronge les entrailles. La thématique alors de la « souveraineté européenne » commença de surgir.



Macron, le 11 septembre 2017, en visite à Athènes, discourt depuis la colline du Pnyx, devant un parterre trié sur le volet et Alexis Tsipras. Il lança alors des invocations à une « *souveraineté européenne* ». La mise en scène était grandiose, elle laissait se détacher sa tribune sur un fond antique – celui du rocher de l'Acropole, en arrière-plan et au crépuscule (à l'occident). Ce dernier, ex-banquier exemplaire de ce camp de ceux qui n'ont plus aucune valeur, ne manqua pas de rappeler le cliché sempiternel, de la Grèce ancienne, nos fameuses racines « *archéo-téologiques* » : « *Je ne saurais cependant me limiter à l'émotion, si vive soit-elle, que procurent ces lieux de mémoire. Et je veux plutôt me mettre à leur écoute. Parce que ces lieux nous obligent, puisque*

c'est ici que fut inventée la forme moderne de l'État, ici que cette cité d'Athènes construisit patiemment, par la souveraineté du peuple, la souveraineté de son destin, nous devons nous demander sans complaisance « qu'avons-nous fait, nous, Européens, de notre souveraineté ? » Un discours littéralement *occidental*, et pour qui avait vécu la crise de 2015 en Grèce, sur le sol même du crime euronique, un discours sarcastique humiliant.



2017. La Grande-Bretagne venait de manifester vigoureusement sa propre souveraineté, son corps électoral décidant de claquer la porte le 29 mars 2016, l'émoi était vif chez les beaux esprits. Et sans doute avec l'assentiment de l'ensemble de la société anglaise, jusque dans ses clubs les plus distingués, pour la raison suivante : l'Angleterre avec la Couronne n'a pas rompu avec l'Empire Britannique, l'idée d'empire a survécu aux indépendances des colonies à travers le maintien de la Couronne comme de son église indépendante, dont la Couronne est la gardienne ; la légitimité électorale des premiers ministres n'égale pas celle de l'institution monarcho-impériale anglaise qui garantit la continuité de l'Angleterre immémoriale, sacrée, immortelle. Tant que la

« construction européenne » en restait au marché unique... le pragmatisme britannique pouvait y trouver son compte... - toutefois hors de question de lâcher la livre, la monnaie britannique donc. Mais avec le temps, Bruxelles prenant la forme d'un château bureaucratique, Strasbourg d'un pudique supermarché du lobbying, et Frankfort d'une banque allemande, il n'a pas échappé à cette même mentalité britannique que se reconstituait là une sorte d'empire qui ne disait pas son nom, mais dont l'acide pouvait dissoudre le leur, celui qui fait leur *distinction* insulaire. Leur sortie était inévitable.

Le choc des « éduqués supérieurs » européens (une expression d'Olivier Todd) révéla une fois de plus leur décalage et leur absence de conscience historique, ou leur myopie à force d'avalier la soupe idéologique qui leur est servie à la petite cuillère depuis trente ans. Ce discours de 2017 donne un bel échantillon de cette soupe fondée sur la confusion entre l'Europe et l'Union européenne, entre d'un côté un continent affecté d'une histoire et sans frontière définie et de l'autre une organisation politique qui s'échine à le résumer et fermer par des frontières, confusion entretenue, mais aussi pimentée d'une mauvaise foi inouïe – je souhaite courage au lecteur tant la langue de bois est lourde :

« L'Europe est un des derniers havres où nous continuons collectivement de nourrir une certaine idée de l'Humanité, du droit, de la liberté, de la justice. Plus que jamais aujourd'hui, nous avons besoin de l'Europe. Le monde a besoin de l'Europe. (...)

« Voilà pourquoi ce soir, je veux que collectivement nous retrouvions l'énergie première, la force de refonder notre Europe, (...).

« Vous l'avez dit, Monsieur le Premier Ministre, il y a eu la génération des fondateurs, ils ont construit un espace inédit de paix, de liberté et de prospérité. Il y a eu une génération qui a fait croître cette Europe, parfois l'a égarée, s'est trompée. La nôtre a un choix simple, une alternative unique : continuer à gérer l'Europe comme elle va, faire semblant de ne pas voir ce qui est sous nos yeux. Alors cette génération prendra

la responsabilité de laisser l'Europe mourir. Elle mourra dans des chocs, des sorties brutales, ou elle se délitera progressivement, année après année.

« Mais l'autre choix, celui que je veux vous proposer ce soir, c'est celui de la refonder, parce que notre génération peut choisir de refonder l'Europe aujourd'hui, maintenant, par une critique radicale car nous avons tort de laisser la critique de l'Europe à ceux qui la détestent ! [Ndt : *et voici la politique réduite à une question d'amour*]. Ceux qui aiment l'Europe doivent pouvoir la critiquer pour la refaire, pour la corriger, pour l'améliorer, pour la refonder ! [*et nous voici dans un pensionnat dressant des petits au fer de la discipline.*] Mais avec cette même énergie, cette même envie, pas celle des chiffres, pas celle de la technique, pas celle de la bureaucratie, non ! Nous devons retrouver la force première de l'espérance qui a fait qu'après-guerre (...)

« La reconquête de notre souveraineté, c'est une nécessité première. Parce que je ne laisserai pas ce terme à ceux qu'on appelle les « souverainistes ». Non, la souveraineté, c'est bien ce qui fait que nous décidons pour nous-mêmes, que nous nous fixons nos propres règles, que nous choisissons notre avenir, et ce qui fait notre monde. La souveraineté n'est pas la propriété de celles et ceux qui préfèrent le rétrécissement sur les frontières ! La souveraineté, ne la laissez pas à celles et ceux qui veulent le recroquevillement, (...) qu'on ferme la porte à ce qui vient de l'extérieur, (...) !

[*Une pensée ici pour le traitement de choix réservé aux réfugiés et dits migrants par les bureaucrates de l'UE, parqués en Grèce dans une cinquantaine de camps disséminés.*]

« La souveraineté véritable, elle construit, elle doit se construire dans et par l'Europe ! (...) La souveraineté que nous voulons, c'est celle qui consiste précisément à conjuguer nos forces pour bâtir ensemble une puissance européenne pour pouvoir décider ne pas subir ce que les superpuissances feront mieux que nous. »³⁰

³⁰ <https://www.elysee.fr/emmanuel-macron/2017/09/11/discours-du-president-de-la-republique-emmanuel-macron-a-la-pnyx-athenes-le-jeudi-7-septembre-2017>

Il le dit : la souveraineté d'une puissance multinationale, impériale donc. Certes, ce n'est qu'une soupe à destination des télévisions, et la foi de Macron dans les discours qu'il commande est aussi nulle que sa grandeur d'âme. Toutefois, il s'agit bien d'un enfumage. La souveraineté vient d'en haut ou d'en bas, mais point du milieu : c'est la question de la légitimation, de l'authentification du pouvoir, du titre au nom duquel il s'exerce. Après la crise grecque, difficile d'invoquer la bonne gestion fondant une raison d'État. Quel est ce pouvoir donc ? L'État de l'Union européenne a bien été construit, ses éléments constitutifs étant le droit (le point fort de cette UE) et les cohortes de bureaucrates de Bruxelles jusque dans chaque pays pour appliquer cette *normalisation* de tout - ce qui n'a pas échappé comme je l'ai rappelé plus haut à la mentalité britannique.

Du regard du témoin crevé à la une souveraineté euronique.

La nature a horreur du vide, surtout en droit constitutionnel. Le droit européen dont la complication et l'aspect formel, normatif, sont de tradition romaine, ne peut s'exercer dans le vide, il manifeste *déjà* l'existence de cette souveraineté européenne, et la résurgence d'une vieille source s'y est engouffrée – la source monarcho-impériale germanique issue du vieil empire carolingien, cet imposteur - n'en déplaise aux Français qui préféreraient l'arrimage américain, plus cool, des États-Unis d'Europe quelque chose comme ça, mais comme les États-Unis sont eux-mêmes un empire en mal de légitimation, de source, et qu'ils viennent donc se ressourcer à l'Union européenne qu'ils n'ont pas suscitée pour rien.

[Même si le massacre des peuples Indiens et de la nature américaine, comme le sacrifice de l'Eden qui les précédait, aurait pu sourcer un *impérium* digne de l'antiquité, ils ne peuvent l'invoquer et se montrer archaïques.]

Ils sont la pointe avancée de l'Occident qui lui se construit sur un axe où l'orient byzantin est derrière, dépassé. Les States : une mixture immonde où débouchent entre des morceaux de démocratie, de droits de l'homme et d'*american dream* plus ou moins

avariés, les égouts de l'inconscient européen.

Toutes sortes de critiques ont pointé l'origine américaine de la construction de cette fusée creuse, de cette souveraineté qui manque et qu'un Macron fantasme à demi-spatiale, mais la forme carolingienne des premières frontières de cet ensemble frappe. Le premier traité de Rome, en 1957, pourquoi Rome et sa sainteté ? Quel inconscient refoulé a-t-il fait coïncider les accords de Maastricht, la création d'une monnaie unique, la guerre de Yougoslavie et la réunification de l'Allemagne comme la chute de l'URSS ?

Dans les imaginaires occidentaux, ainsi que le discours de Macron n'a pu s'empêcher d'en témoigner, on fait semblant d'ignorer que la Grèce antique s'est continuée dans l'Empire byzantin à travers le monde romano-orthodoxe, mais on n'a pas oublié du tout. L'Empire romain d'Orient était le seul légitime, les empires occidentaux suivants furent des ersatz, manquant d'*impérium*, s'épuisant à chercher l'authenticité, tandis qu'à Byzance, le vieil impérium romain mourait de vieillesse. Si comme Olivier Delorme cité plus haut fait l'hypothèse que le monde orthodoxe grec a abandonné toute revendication à ce sujet au XVe siècle, il reste que ce même monde *peut* se souvenir de l'imposture occidentale : le regard occidental sur lui-même, ce regard dont on connaît l'arrogance, supporte peut-être mal que la supercherie de sa prétention mégalomaniacque puisse être sue ou vue.

L'écrasement rituel de la Grèce en dépit de tout bon sens politique, en 2015, accompagné d'un délire des élites politiques européennes au sujet des enjeux, au paroxysme duquel le 5 juillet, le référendum fut voté, afin d'assurer un « oui » à un quatrième mémorandum sous des menaces d'apocalypse... Et pourtant ce fut le « non » (OXI) massif qui sortit des urnes à 62%, et sur une forte participation. L'empire fut furieux, son *impérium* n'était pas reconnu par les Grecs. Et les médias éteignirent les projecteurs devant la suite. Et l'œil grec fut crevé, et l'imposteur né qu'est Macron vint pérorer sur la colline du Pnyx.

L'écrasement du regard grec a marqué une étape : cette *euronie* fantasmatique

pouvait désormais se rebrancher sur la vieille source carolingienne, plus personne imaginairement ne pouvait montrer du doigt l'imposture de cette prétention impériale, réanimant ce vieil esprit romano-germanique d'un empire occidental, tout en se revendiquant bien entendu de la Grèce d'avant l'Empire romain. Réécoutons Macron assez fort en note de synthèse, la fin du discours, le retour au sacré :

« (...) Voyez l'endroit où nous sommes ; apercevez encore dans la nuit qui arrive la colline derrière moi l'Acropole. Qui que vous soyez, (...), dites-moi citoyens européens si le miracle de cette colline, ces colonnes du Parthénon, cette silhouette de l'Erechthéion et de ses cariatides n'éveille pas en vous le sentiment que quelque chose est né là qui vous concerne, qui vous appartient qui vous parle !

« Oui l'Acropole d'Athènes est un miroir tendu à notre identité européenne, nous nous y reconnaissons, nous y lisons notre destin commun et ce temple fut celui des dieux antiques, mais aujourd'hui les croyances qui l'ont fait naître ont disparu et pourtant nous pensons encore à cette force. **Nous sentons encore sa part sacrée.**

« Il y a comme le disait MALRAUX, il y a près de soixante ans ici même, il y a une Grèce secrète qui repose dans le cœur de tous les hommes d'Occident. (...) »

Malheureux fantasme occidental... au sujet de ces origines gréco-romaines, qui ont fondé, façonné, en réalité le christianisme plus qu'une civilisation dont le christianisme ne serait qu'un trait.

Ce que le barbare complexé dénie, aux sources du fantasme occidental.

De plus près, cette gréco-romanité a tout d'un décor planté de statues décolorées par les âges... Car les célèbres temples grecs étaient peints, ainsi que les personnages les ornant - et plutôt haut en couleur. De cet héritage grec, le christianisme à travers le paulinisme n'a gardé d'une toute petite part, celle féconde - ou *pratique*, c'est selon votre lecture -, du logos, de la philosophie, pour légitimer une rationalité, un idéal

rationnel et rationalisant, mais tout cela soustrait de l'autre part qui était son antidote, et qui se situait entre le théâtre comique, la satire, le poème, la musique et la pensée mythique, le polythéisme et une nature habitée.

Et tout en déniait vigoureusement le devenir de l'empire d'Orient, aux sources pourtant quelques siècles plus tard de la Renaissance de l'ancienne partie occidentale de l'Empire romain. Cette opération était doublement profitable : s'arroger l'aura d'un monde grec polythéiste déjà disparu aux premiers siècles du christianisme, et biffer par le même temps la source juive, tout de même plus qu'originale à l'ascendance du christianisme, le monde juif antique étant proprement celui des anciens, de la mémoire, de l'expérience de l'Ancien Testament, de la Thora, de cinq livres donc que le christianisme nomme d'un mot grec, le Pentateuque (le chiffre 5 se disant *πεντε*, *pende*). Voilà le petit secret honteux de cette Grèce secrète si chérie au cœur occidental et tissée de fantasmes. Un fantasme assis sur le refoulement de la pensée juive et vampirisant une source de légitimité antique dont Macron tout de même ose qualifier le caractère de « sacré » pour fonder un « nous » européen - le « nous » des oligarchies européennes.

Pourquoi aller jusque-là sinon qu'une souveraineté impériale n'existe que sacrée ? Et discourir de refondation – to *refund* the Europe, recapitaliser en somme la souveraineté impériale néoromaine néoantique – sinon que le temps de la farce d'une union démocratique qui était nécessaire lorsqu'il fallait opposer au monde soviétique et communiste une vitrine rutilante, celle de démocraties heureuses et d'économies juteuses, est terminé. Cette souveraineté européenne a le son d'une rhétorique pieuse ; pour autant le retour du refoulé, l'inconscient, qu'elle fait apparaître pourrait être moins rhétorique et plus lourd de conséquences. Il s'agit bien dans l'apparition rhétorique de cette souveraineté européenne sacralisée au baptistère grec de la formation d'une monstruosité euronique impériale dont l'Union européenne - ce régime proprement sans tête sinon tournante, sans pensée ni responsabilité - tient du château hanté.

En 2015, des affects d'une puissance redoutable transformèrent le problème que posait la critique grecque de l'austérité, une critique économique des méthodes de

Bruxelles, en un champ polémique où les impavides politiciens de cette sphère, d'ordinaire si laconiques, se lâchèrent.

Mais la gauche grecque qui avait si bien réussi à construire une force politique conséquente en sept ans (de 2008 à 2015) et solidement arrimée à une base populaire commit une erreur, celle d'un malentendu complet, celle de rester à la place où on les voulait : des Orientaux indignes, des colonisés pas assez occidentalisés. Étaient-ils de *bons Européens* ? Ils allaient s'escrimer à le prouver. Tsipras ne comprit réellement pas, pas plus que Varoufakis, chacun enfermé dans sa logique (pour le premier, purement politicienne, pour le second purement économique) quel *mauvais œil* les tenait en lice, continuant de voir en eux la survivance à travers la chrétienté orthodoxe de la part orientale de l'Empire romain. Comment d'ailleurs auraient-ils pu saisir cet enjeu, tant il est fou ? Ils avaient pourtant les moyens politiques dès février 2015 de créer un rapport de force, en suspendant leurs paiements et en forçant leurs adversaires de Bruxelles à sortir du bois. Au lieu de cela ils voulurent se montrer de coopérants partenaires. Le quatrième mémorandum punitif³¹ que Tsipras signa à l'aube du 13 juillet 2015 après avoir été réellement enfermé des heures puis la nuit entière dans une salle des *bureaux euroniques* de Bruxelles, n'avait aucune logique ni économique ni politique sinon celle du triomphe à la romaine. La conséquence géopolitique : un Erdogan plus que jamais agressif, traitant la Grèce comme un pays dominé et mineur à négocier avec les Puissances : la russe et l'*euronique*. Si la Russie tombe, cet empire euronique qui ne fait illusion qu'à lui-même ne sera d'aucun secours devant la mégalomanie impériale ottomane d'Erdogan (qui trône en son palais devant tout de même le drapeau blanc et or du défunt Empire ottoman).

L'inconsistance intellectuelle occidentale contemporaine.

³¹ https://www.cadtm.org/spip.php?page=imprimer&id_article=15309

L'inconscience des eurocrates ou des Américains est proportionnelle à leur endoctrinement. Ils ignorent d'autant plus ce qui les agit que leur lecture de l'Histoire est univoque. Obsédés par une interprétation limitée des deux guerres mondiales jaillies du foyer européen, ils ne peuvent voir de quel retour du refoulé ils sont le bras, lorsqu'ils assignent les nationalismes au Mal et à des idéologies gérées par les extrêmes droites.

Or, ce faisant on discrédite la pensée des souverainetés nationales qui est née pour contrer les rhétoriques des monarchies et des empires, dépendant eux du christianisme et de son pouvoir de sacralisation. Aucun garde-fou ne retient plus la logique impériale, l'UE étant bien construite comme un ensemble de petites monarchies réunies en un empire.

Une interprétation limitée de l'Histoire se contente de dire que ce sont des nationalismes qui ont provoqué ces deux guerres mondiales ou encore la seconde, la résurgence du vecteur antisémite jusqu'à commettre un pogrom à l'échelle titanesque d'un génocide industriel. Mais la logique occidental-impériale du nazisme s'échinant elle-même à éradiquer toute ascendance orientale à l'Europe, n'est pas celle d'un nationalisme de 1789. En 1913, non plus, lorsque la guerre éclatera à Sarajevo, dans les Balkans, c'est le fait de mouvements de libération des nationalités, prises dans l'étau de deux empires : celui des Habsbourg d'Autriche-Hongrie héritiers du Saint Empire romain germanique - la fameuse Kakanie selon le sobriquet que lui prêtait Musil (dans *L'Homme sans qualité*) - et l'Empire ottoman.

Tant que les gauches européennes n'auront pas fait leur autocritique, et repris à leur compte la pensée des nationalités et de l'indépendance des peuples, sans laquelle l'internationalisme n'a pas de puissance – il faut des nationalités pour faire jouer l'entre-deux de « l'inter » -, aucune autre logique de souveraineté que celle d'un empire ne pourra s'imposer. Tant que ces gauches n'auront pas appris non plus à différencier le concept allemand fermé de la nation et qui a fait le ferment du nazisme, venu concurrencer celui issu de 1789 qui était lui ouvert, rien ne viendra inquiéter le monde tel qu'il a cours.

III / Retour de l'Histoire, malentendu entre la dialectique russe et le fantasme occidental

Pour qui sait distinguer en droit constitutionnel un empire et une démocratie, l'aspect bureaucratique qu'a pris l'administration *euro-nique* détonne. Fondée sur des kilomètres de traités et de normes, cette bureaucratie proprement kafkaïenne et dont les plus sots commencent seulement maintenant à découvrir qu'elle est corruptrice et corruptible contredit sans vergogne l'idéologie anti-bureaucratique, ultra libérale, qui a présidé aux discours bâtisseurs.

Certes, le mélange d'ordolibéralisme teuton et d'ultra ou néo-libéralisme anglo-saxon n'était pas clair, mais le résultat en termes de bureaucratie n'a que peu à voir avec les prémices de départ. Et 2020-21 arriva : la grande roue pandémique fit subventionner à nouveau à tour de bras tandis que la liberté d'entreprendre ou la libre concurrence, si sacro-saintes jadis, étaient piétinées publiquement, imposant la fermeture de commerces non prioritaires.

2022, la Russie entre en guerre et soudain il faut se sacrifier ? Les tarifs de l'énergie, si précieux, la base pour maîtriser l'inflation, explosent, à peine contenus par un subventionnement hors norme de fournisseurs privés, après leur superbe libéralisation - en dehors du fait que ce soit un bon plan de corruption ? Comment ne pas écarquiller les yeux ?

On subventionne à nouveau ! L'*empire euro-nique*, de ces saints traités fondateurs, n'a en vérité que faire, il se glisse dans la peau de l'Union européenne tel un fantôme ou un génie. Un empire sans armée ni guerre n'en est point un, c'est tout le problème. Vraiment, il n'y a pas eu de guerre au passage de la CEE à l'UE ? La guerre de Yougoslavie fut bien menée en parallèle avec les négociations de Maastricht et la

création de l'euro, et elle a eu pour armée déléguée celle de l'Otan (contre la nation serbe) : le bras militaire de cet *empire euronique*, le voici. Le bras américain, qui en profite pour venir boire au passage à la source de légitimation européenne. Le tableau se complète avec depuis la pullulation des bases de l'OTAN en Europe centrale et de l'Est et bien sûr dans les pays baltes³². L'empire américain ne peut devenir proprement *occidental* que s'il absorbe l'empire européen, soit l'*Euronie* qu'il n'a cessé de modeler depuis ses débuts.

Crever l'œil russe après l'œil grec ?

La logique proprement occidentale de rivalité avec la Russie, de rivalité absurde tant le monde russe par sa culture et son histoire est arrimée à l'Europe, l'est moins si on prend en compte que les imaginaires, les inconscients collectifs, ne peuvent qu'associer Moscou à l'orient, à travers l'Empire byzantin et l'orthodoxie – les seuls clichés architecturaux qu'on a de la Russie l'illustrent. Des imaginaires se heurtent entre Kiev et Moscou à de vieux fantômes, ceux d'une troisième Rome, dont Olivier Delorme plus haut a rappelé l'histoire. Non pas que la Russie se prenne pour. La rhétorique russe depuis vingt ans, à travers son chef d'État Vladimir Poutine, ne cesse de jouer la carte des souverainetés nationales.

Il est bien possible qu'une paranoïa occidentale prête à la Russie un expansionnisme, en dépit de cette rhétorique constante depuis 20 ans de la part du Kremlin le niant. Imagine-t-on sérieusement la Russie convoiter de coloniser la Suède, la Norvège, la Finlande et les pauvres pays baltes ? Pense-t-on que les rois russes du pétrole ou du gaz aient quelque intérêt à guerroyer, plutôt qu'à vendre ? Pourtant l'Otan s'est-elle installée dans ces régions nordiques, certains pays comme la Finlande étant en train de renoncer à leur neutralité, et objectivement la carte est aujourd'hui celle d'un encerclement

³² Pour donner une image de l'encerclement actuel, deux cartes : sur terre, https://www.nato.int/nato_static_fl2014/assets/pdf/2022/3/pdf/2203-map-det-def-east.pdf et dans les airs : https://www.nato.int/nato_static_fl2014/assets/pdf/2022/6/pdf/2204-map-nato-eastern-flank-air-domain.pdf

militaire de la Russie.

On entendra alors peut-être un peu différemment cette surprenante rhétorique russe de « dénazification » (de l'Ukraine), où le nazisme ne renverrait pas à la rhétorique antisémite, mais à celle anti-slave et anticomuniste comme à la rhétorique occidentaliste, anti-russe – sans compter que la chute de l'empire soviétique a été traitée côté occidental sur le mode d'une revanche ou d'un triomphe. C'est bien d'ailleurs de cette revanche anti-diplomatique, de cette manière d'humilier les Russes en les enfermant dans l'image de soviétiques abrutis, *orientaux*, qu'est sorti un certain Vladimir Poutine en août 1999, nommé réellement au moment d'une éclipse solaire, bien décidé à rétablir la dignité russe.

Aussi bien, les maîtres du monde actuel s'établissant pour le compte de l'« Occident », ou qui se prennent pour tels dans l'égarement général, ne peuvent faire autrement qu'être aimantés aux vieilles sources de souveraineté impériale, tout en n'ayant aucune légitimité, ni ascendance, filiation – sinon en Grande-Bretagne. Et ainsi de se sentir investi de leur droit *sacré* à une prétention universelle (pas seulement mondiale, mais jusqu'à l'univers même). Cela d'autant plus que les logiques impériales, jadis, avaient pour problème majeur de gouverner à distance, mais sans réseau internet ni numérisation des données fiscales : l'impérialisme et l'extension territoriale échouaient sur cette contrainte de ne pouvoir, même en rétribuant grassement des collabos locaux, à régner, les locaux finissant par se demander s'ils ne pourraient pas devenir indépendants. Les nouvelles technologies donnent aux technocraties impériales un pouvoir infini, augmenté d'un effet magique, fascinateur, miraculeux, proprement sacerdotal. L'*imperium* romain n'aurait pas pu rêver mieux.

Le boa constricteur.

L'Histoire depuis l'antiquité peut, si on se retire à assez bonne distance, apparaître comme un boa constricteur, convulsionné par la tentative des peuples de se constituer

en s'arrachant à la vieille et horrible logique de l'*impérium* romano mégalomanie, prétendant régner *ubi et orbi*. Il s'agit de la question du sujet : dans un régime impérial le sujet est modelé, collectivisé, colonisé selon le modèle décrit par Kafka dans *La Colonie pénitentiaire* et dont Marie-José Mondzain fait un commentaire dans le livre cité au début de ce texte. Sa mégalomanie consistant à s'arroger le droit de définir le sacré et d'en collectiviser le sens, à partir de cet *imperium* - Giorgio Agamben ayant écrit une somme conséquente pour faire apparaître les liens entre cet *imperium* romain, l'Église catholique puis les États modernes à travers la biopolitique³³.

Toute l'Histoire peut être celle de peuples cherchant à retrouver le droit de vivre par eux-mêmes, selon eux-mêmes, sans avoir à engraisser le boa ni à adorer quelque sacré collectivisé, fut-il étatique, impérial ou théologique ou tout cela à la fois. Il faudrait d'ailleurs repenser la notion de peuple, en introduisant l'idée qu'un sujet dans un régime populaire s'y réfère en tant que ce qu'il y a de peuple(s) en lui, soit de sources populaires au pluriel, fussent-elles imaginaires - comme ce qu'il y a de grec en l'auteur de ce texte qui par ses autres sources populaires en elle a de la Bretagne, de la Normandie, de la France de 1789, ou de la Commune, etc., en elle. Bref, une identité en devenir, un work in progress, et une identité pour chacun complètement originale et singulière. Il faudrait même dire : qui en elle a des Bretons, des Normandes, des communards, sans culotte, des écrivains, des poétesses... Les fantômes ou les sources du sujet populaire sont au pluriel donc, à la différence du fantôme impérial, qui lui ne peut qu'être un seul à régner sur tous.

Mais l'histoire moderne occidentale a confisqué le monde dans des tours de passe-passe que les peuples n'ont pas saisis, faisant régner son dieu tout-puissant, hyper collectif, massifiant, déniait ou massacrant toute présence *autre* – à partir de toute racine orientale, du lever du monde à celle des bêtes, par exemple, dont l'extermination en cours répand ses vents de malheur et de chagrin. De ce point de vue, entre pays

³³ Ce texte étant déjà assez « lourd » ; y ajouter des citations et un développement partant de la pensée de Giorgio Agamben, m'a paru inapproprié et pourtant, elle est sous-jacente à l'ensemble de texte. Ce texte n'a d'autres prétentions que d'ouvrir des pistes.

musulmans et chrétiens aujourd'hui, pas de différence essentielle, l'occidentalisation étant précisément le fait d'adopter une religion universaliste au dieu tout puissant, coupée de sa racine juive orientalo-archaïque et ayant réinjecté un zeste de philosophie grecque dans sa théologie (à contresens de la pensée grecque originale), pour se donner des airs *d'originarité*, d'authenticité, de véracité – un complexe de barbare empestant depuis plus de vingt siècles l'atmosphère et donnant aujourd'hui ce spectacle atroce d'une humanité occidentalisée et jouissant littéralement de son jugement dernier approchant, à mesure que ravageant le jardin d'Eden.

La logique russe serait-elle un sursaut, nous rappelant à la logique des nationalités, la guerre à l'Ukraine n'était pas faite aux Ukrainiens, du moins au départ, mais à l'Otan qui avance masqué derrière eux ? Je ne suis pas si sûre non plus que le monde russe et le monde chinois forment un couple, un bloc russo-chinois. Pour l'heure, il y aurait une alliance objective, mais si...

Il est bien possible que la logique impériale chinoise, si la Russie échouait à objecter une limite à l'expansionnisme occidental, une fois un Vladimir Poutine sorti du jeu - et ses chances sont minimales à terme, en raison des inconscients collectifs et de la surdité du monde européen qui n'entend pas ce qui se joue – trouverait à se déchaîner. L'empereur de Chine, lui, règne jusque sur l'univers, et il n'a pas ce complexe d'imposture du barbare.

Egine.

31 décembre 2022.

Mari-Mai Corbel